

l'art de la Voie

Histoire et culture des arts martiaux



Spécial AMHE



Le harnischfetzen

Venez en apprendre plus sur les méthodes de combat en armure réservées aux combattants d'élite du Moyen Âge.

Les AMHE du XIXème siècle

Si quand on parle des AMHE on pense généralement aux disciplines de la période médiévale, on en trouve aussi durant les périodes napoléoniennes et ultérieures.



Le bâton de la
renaissance

ÉDITORIAL

Bonjour à tous,

C'est avec une joie non dissimulée que je vous propose de découvrir ce numéro spécial dédié aux arts martiaux historiques européens ou AMHE. Pour ce numéro spécial, point d'histoire d'un art, de lumière sur... ou de mise au poing, mais 6 articles de grande taille chacun dédié à la pratique d'un AMHE (ou d'un ensemble d'AMHE). Ce projet était prévu de longue date mais n'a effectivement débuté qu'en juillet 2015 lorsque j'ai décidé de contacter la FFAMHE (fédération française d'AMHE) dans le but de réaliser un numéro sur ce sujet que vous m'aviez déjà plusieurs fois demandé. C'est grâce à Simon Landais, vice-président de la FFAMHE que j'ai pu réunir une équipe de six experts pour présenter leurs disciplines.

Bien entendu les AMHE étant un sujet très vaste, seule une partie de ce qui existe vous sera présenté dans ce magazine. Ainsi pour des questions de temps et d'organisation, nous avons fait le choix de vous présenter des disciplines datant du Moyen âge au XIXème siècle, mais sachez qu'il existe aussi des AMHE traitant de disciplines plus anciennes comme par exemple l'étude de la gladiature.

Avant de vous laisser à la lecture de ce magazine je tenais à remercier les rédacteurs de ce dernier : Aurélien Nouvion, Gilles Martinez, Thomas Schmuziger, Julien Garry, Olivier Dupuis et Steve Planchin, mais aussi Simon Landais sans qui rien de tout cela n'aurait été possible.

Comme toujours, vous pouvez suivre notre actualité sur Facebook et Twitter et retrouver tous les anciens magazines sur le site :

www.lartdelavoie.com

SOMMAIRE

L'épée et la bocle selon le manuscrit I.33	page 3
Un maître d'arme du moyen âge: Fiore Dei Liberi	page 9
Le harnischfetzen	page 15
La hache noble	page 19
Le bâton de la renaissance	page 25
Les AMHE du XIXème siècle	page 31
Nous soutenir sur Tipeee et remerciements	page 36

Rédacteur en chef	Antoine Thibaut
Rédacteurs	Aurélien Nouvion, Gilles Martinez, Thomas Schmuziger, Steve Planchin, Olivier Dupuis, Julien Garry.
Correction	Sixtine Dezwardt
Maquettistes	Gilles Aubin et Antoine Thibaut
Contact	lartdelavoie@laposte.net

Partenaire de





L'épée et la bocle selon le manuscrit I.33

Le manuscrit en lui-même compte 128 scènes, représentées sur 64 pages de parchemin d'environ 30x23cm. Ces scènes ont toutes été construites autour de l'image, qui représente vraiment le cœur du manuscrit. Le I.33 a connu une étape où ses pages ne comportaient que des figures dessinées et les lignes du cadre de réglure. Le texte n'a été écrit qu'ensuite, comme une explicitation des scènes, une volonté d'explorer une forme de pédagogie jusque là inédite.

L'épée et la bocle selon le manuscrit I.33

A propos de l'auteur



Aurélien Nouvion a approché les AMHE pour la première fois en 2010. Après avoir approché les sports de synthèse (MMA), il est aujourd'hui instructeur à Ex Machina (Reims), association d'arts martiaux historiques européens où il pratique des systèmes de combat avec arme et bouclier.



Deux combattants, les épées liées l'une à l'autre, cherchent à prendre l'ascendant, afin de placer la bonne touche et se retirer sans coup férir. Les épées bougent l'une contre l'autre, en tension. Les mains sont protégées par une bocle, petit bouclier rond d'une trentaine de centimètres de diamètre. Il faut absolument éviter la mauvaise touche, celle qui fera perdre l'échange. Car, dans l'escrime pratiquée selon le manuscrit « I.33 », la moindre erreur se paie immédiatement. La moindre approximation, et c'en est fini, votre adversaire prend le dessus, relie sur votre lame et sanctionne l'erreur. L'escrime est dynamique, les deux combattants sont penchés en avant, prêts à saisir l'opportunité de traverser la garde de leur adversaire. Aux grands coups d'épées, hollywoodiens mais inutiles, on préfère une défense compacte, et la ligne droite, l'estoc vif vers le visage.

Le plus vieux livre de « l'Art du combat », élaboré vers 1300, propose un mode et une manière d'aborder l'escrime très particuliers. Le manuscrit en lui-même n'a pas de titre ni d'auteur explicitement désigné. On le connaît sous les désignations de : « Manuscrit de la Tour », car conservé dans la Tour de Londres ; « I.33 », selon sa cote de rangement au Royal Armouries ; « manuscrit de Walpurgis » ou « manuscrit de Liutger » selon les noms qui y apparaissent. Il a été pensé et rédigé par des clercs médiévaux universitaires et illustré de séries d'enluminures. Ces images présentent un schéma stéréotypé : un clerc et un élève, armé d'une épée à une main et d'une bocle, proposent des « pièces » d'escrime répondant à des situations bien particulières. Dans cette présentation du I.33, nous verrons d'abord ce que recouvre ce type particulier d'escrime avant de nous intéresser au manuscrit et à la redécouverte du geste. Enfin, nous explorerons quelques formes de pratiques actuelles de cet art martial historique européen.

Combattre à l'épée/bocle selon le ms. I.33

Produire un jeu : se protéger, lier, porter un coup.

Armé simplement d'une épée et d'une bocle, comment peut-on se débrouiller face à un adversaire ? Contrairement aux idées préconçues, le secret du I.33 ne réside pas dans l'attaque fulgurante ou dans un « coup de maître ». Il faut d'abord maîtriser sa défense, laisser venir la lame adverse contre la sienne, ce qu'on appelle un liage. Et là, le dialogue peut commencer. Le I.33 est un dialogue entre un attaquant, nommé l'assiégeant (obsessor) dans le manuscrit, et un défenseur, le gardien (rector custodiae). Des deux acteurs, celui qui maîtrisera le mieux la phase de contact entre les deux épées, le liage,

pourra prendre l'initiative et surclasser l'autre.

Variations de l'escrime suivant le matériel

Le jeu produit entre assiégeant et gardien variera beaucoup selon le matériel choisi. Du fait de l'ancienneté du manuscrit et de la lacune des sources historiques à disposition, il est difficile d'affirmer avec certitude quels étaient les types exacts des épées et des bocles. Nous avons des indices mais aucune preuve formelle.

Selon les représentations et les pièces retrouvées, les bocles présentent des variations légères. La bocle est





constituée d'un disque de bois dont la surface peut être plane, concave ou convexe. Ce disque mesure entre 30 et 40cm de diamètre et peut être recouvert de lin ou de cuir. Il est creusé en son centre afin qu'on puisse y fixer une manivelle centrale. La main tenant la bague est protégée par un umbo métallique, de forme ronde, conique ou en « pain de sucre ».

Les épées peuvent varier légèrement de forme : soit relativement courtes et larges à la base de la lame (type « XIV » selon la typologie Oakeshott) ou plutôt fines et longilignes (type « XVI »). Une épée « type XVI » conditionnera une pratique plutôt basée sur la vivacité et l'estoc tandis que le type XIV préférera une escrime plus lente, basée sur le ressenti au liage.

Les épées peuvent varier légèrement de forme : soit relativement courtes et larges à la base de la lame [...]ou plutôt fines et longilignes...

Redécouvrir le geste décrit dans le plus ancien "livre de l'art du combat"

Présentation générale du ms. I.33

L'ouvrage est complexe et a fait l'objet d'une récente thèse de doctorat (Cinato F., Surprenant A., Le livre de l'art du combat ; liber de arte dimicatoria, CNRS Editions, 2015), actuelle référence francophone de la recherche sur le sujet, à laquelle on renverra pour toute étude de fond du manuscrit.

Le manuscrit en lui-même compte 128 scènes, représentées sur 64 pages de parchemin d'environ 30x23cm. Ces scènes ont toutes été construites autour de l'image, qui représente vraiment le cœur du manuscrit. Le I.33 a connu une étape où ses pages ne comportaient que des figures dessinées et les lignes du cadre de réglure.

Le texte n'a été écrit qu'ensuite, comme une explicitation des scènes, une volonté d'explorer une forme de pédagogie jusque là inédite. Par ailleurs, la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, celle d'un livre relié, n'était sans doute pas celle de l'origine. Selon Franck Cinato et André Surprenant, il s'agissait d'abord

de cahiers, constituant un ensemble fluide. Ainsi, on pouvait passer, selon les nécessités, d'un cahier à un autre, trouver les similitudes et les articulations du système de combat.

Le manuscrit se présente enfin comme un traité de « l'art du combat » qu'il prétend rationaliser et théoriser : « Il faut noter que l'art du combat se décrit ainsi : un combat est une suite ordonnée de coups différents et se décompose en sept parties. »

Un système d'escrime rigoureux, recelant encore beaucoup de mystères

Le manuscrit « I.33 » présente un système de combat rationnel : il décrit 41 séquences de combat, appelées « pièces » d'escrime. Le début de ces pièces est signifié par une croix dessinée sur le manuscrit. Ces pièces présentent systématiquement deux escrimeurs face à face.

On voit les deux personnes être dans des postures stéréotypées : l'un a une position dite « garde » (custodia) et doit se défendre contre une position

Franck Cinato
André Surprenant

Le Livre de
L'ART DU COMBAT
Liber de arte dimicatoria



CNRS EDITIONS





dite « garde » (custodia) et doit se défendre contre une position d'assiègement (obsessio).

Ces pièces décrivent chacune une séquence d'escrime. En l'absence d'image animée, l'action est présentée sur un mode hypothético-déductif : « si telle situation se présente à toi, il te faut agir de telle manière ». Le raisonnement lisible dans le manuscrit se veut être une « vérité d'action » (toute notion « d'efficacité » est absente du manuscrit, on parle d'action « vraie »), c'est-à-dire être la réponse la plus appropriée à la situation de base donnée.

Les cibles sont réduites : tête, mains, bras, éventuellement le flanc. Le manuscrit décrit quatre distances d'engagement en les hiérarchisant : du « hors distance », la plus lointaine, à la distance de corps à corps.

La maîtrise de la distance ne se conclue pas systématiquement par un coup d'épée. Certaines séquences voient l'ajout de techniques de lutte (luctatio), qui se font selon une logique d'immobilisation plutôt que de projection.

Pratiquer le I.33 aujourd'hui

Un enseignement difficile

Apprendre l'escrime selon le ms. I.33 n'est pas de tout repos. Faut-il apprendre le I.33 scolairement, pour acquérir une collection de techniques ? Ou faut-il partir des principes de combat sous-entendus, parfois même éludés, dans le manuscrit (équilibre, balance, liage, conquête du centre, etc.) et développer ensuite les pièces décrites ? Jusque là, il n'y a pas de méthode définie et incontestable, l'accent est plutôt mis sur l'autonomie des

Dans cette scène, le prêtre (sacerdos) montre à l'élève (scolaris) un enroulement des bras autour de la bocle et de l'épée. Dans l'image suivante, l'élève montre le contre de la technique qu'il vient de subir.

Ce système est encore imparfaitement connu aujourd'hui : quelques pièces manquent et il est parfois difficile d'interpréter ce qui est montré ou écrit dans le manuscrit. Les auteurs supposent que leurs lecteurs ont déjà une maîtrise avancée des armes et qu'ils se distinguent des générales, des escrimeurs communs. Tout enseignement des principes généraux du combat est ainsi absent du manuscrit. Ce qui pose nombre de questions sensibles aujourd'hui : quel était le positionnement des jambes ? Sur quels fondamentaux martiaux se fondaient leurs modes de déplacement ? Autant de questions que la lecture seule du manuscrit ne permet pas de résoudre.

participants, chacun devant amener sa pierre à la compréhension de l'ensemble de l'édifice.

Surtout, le manuscrit oblige les pratiquants qui l'étudient à avoir une double attitude envers lui s'ils souhaitent redécouvrir ces techniques anciennes :

-Être minutieux, proche du manuscrit : de nombreux indices sont présents dans l'ensemble du manuscrit. Il faut se faire enquêteur et savoir les retrouver : ainsi,

le folio [...] donne un éclairage très précis sur la préhension de l'épée tandis que le folio [...] démontre une technique de lutte très précise.

-Au contraire, il faut savoir se détacher du manuscrit, et le soumettre à la critique historique. Les enluminures ne nous donnent qu'un éclairage partiel, et partiel de la réalité. Les notions de perspective ou du rapport à l'espace sont différentes au XIVe siècle par rapport à aujourd'hui.

Les échanges libres entre pratiquants

Loin d'être franco-française, la pratique de l'escrime selon le « I.33 » est assez répandue dans le milieu des Arts Martiaux Historiques Européens bien qu'il est difficile d'estimer le nombre de pratiquants. Un des foyers de la pratique se situe en Allemagne où de nombreuses personnes pratiquent la discipline. Le I.33 est bien représenté en Europe et particulièrement en France où il a été pratiqué d'abord à Lyon, puis a essaimé aux quatre coins du pays. On trouve également des pratiquants de I.33 au Royaume-Uni, aux Etats-Unis et Canada, et en Espagne notamment.

Les expériences de pratique du I.33 montrent que le déploiement technique est maximal si les protections sont réduites à leur minimum raisonnable : un masque d'escrime, une paire de gants, et éventuellement plastron et/ou coquille. Pour des échanges libres, les pratiquants observent deux règles tacites simples, qui se retrouvent quel que soit le pays d'origine des pratiquants : l'arrêt à la touche et l'absolue nécessité de ne pas chercher la touche sans garantir auparavant sa propre sécurité. Les échanges sont

parfois longs, tendus, les lames lient et relient, les bocles se percutent, les pièces s'enchaînent jusqu'à ce qu'une épée trouve enfin son chemin dans la défense adverse. Les rencontres entre pratiquants sont toujours riches, font naître de nouveaux questionnements et enrichissent chaque fois un peu plus la connaissance globale de ce système.

Vers la mise en place de cadres compétitifs ?

La mise en place de compétitions autour du I.33 est aujourd'hui problématique : l'escrime du I.33 peine à dialoguer contre les autres systèmes d'escrime à l'épée/bocle (Lignitzer, Talhoffer, ou la tradition bolonaise). Cette difficulté ne vient pas d'un différentiel d'efficacité entre les pratiques mais les difficultés de trouver un terrain sur lequel communiquer : si le I.33 préconise le liage, d'autres sources conseillent au contraire de fuir le contact des lames. Cadrer ainsi des échanges entre des conceptions si différentes est aujourd'hui un vrai défi que les rédacteurs de règlements tentent de surmonter.

Cet enjeu se double de réflexions autour du comptage des points : faut-il compter à la première touche ? Accepter les double-touche quitte à trahir l'esprit de ce type d'escrime où tout tend vers « toucher sans se mettre en danger » ? Faut-il mettre des pénalités ? Mettre l'accent sur la maîtrise technique ou la performance physique ? Diverses réponses existent à ce jour et ont été portées dans des compétitions tenues notamment à Dijon, Toulouse, Paris, Villeneuve-Loubet pour la seule année 2015 !



© Ost des Griffons noir

Les expériences de pratique du I.33 montrent que le déploiement technique est maximal si les protections sont réduites à leur minimum...



© Ost des Griffons noir



D'un point de vue plus pratique, le port de protections souvent lourdes (masques normés 1600N, veste renforcée, protections de jambes, etc.) pollue les mouvements. Le port de ces équipements tend à devenir un standard dans les AMHE et, aujourd'hui, il paraît difficile d'envisager une compétition sans ces protections. Or, l'encombrement qu'elles présentent est loin d'être négligeable : l'impact d'une veste rembourrée sur la fluidité et la précision des mouvements n'est pas à démontrer. Ceci contribue à rendre décevants les rendus visuels des compétitions en regard du déploiement technique perçu dans les échanges libres : on remarque peu de constructions et le répertoire technique utilisé est bien en-deçà des descriptions lues dans les sources.

Tout cela témoigne de la rupture existant aujourd'hui entre les échanges amicaux et les rounds de compétitions. Il y a encore un travail de fond à réaliser pour rapprocher nos événements compétitifs contemporains

des descriptions et modes de combat décrits dans les sources.

Pratiquer l'escrime selon le I.33, c'est plonger dans toute la diversité des Arts Martiaux Historiques Européens : la recherche à partir d'une source précise, mystérieuse, parfois difficile mais si passionnante ; la pratique d'un art avec un pôle de personnes motivées, de divers parcours et origines ; c'est enfin une belle perspective de développement, avec des interrogations continues sur les fondements de la pratique et ses possibilités de développement.

« Tu pourras, du reste, apprendre par toi-même, si tu examines les choses attentivement [...] et à partir de là, tout le reste [des actions possibles] »

Aurélien Nouvion

Omnia nati oculis ego line conueto subire
Vnde... quicquid cetera placet

Su celer i cursu. Subitosq; reuoluit i orbem
Nec me audentes supabunt fulmia tigris.

Celeritas

Posta dextra

Quadrupedi si
una q; polest
quicquid
sinistra.

Posta sinistra
dextra

Posta sinistra
sinistra

Posta

longa

Quatuor ecce sum animalia in corpore
Quae mouentur non potens totum in armis
Esse cupit clavis natus puerorum resurgere

Posta

breuis

Quatuor decem
Ducuntur tunc, afflicti
Nec esse amor, pr

Tota pota

Un maître d'armes au Moyen Âge : Fiore Dei Liberi

Parvenu à l'âge adulte, ce professionnel des armes s'implique naturellement dans les conflits qui agitent l'Italie du Nord à la fin du XIVe siècle. Dans les années 1383-1384, il apparaît plusieurs fois dans la ville d'Udine. Parmi les nombreuses missions qui lui sont confiées (entretien des défenses et surveillance, police, escortes, commandement...) certaines sont très prestigieuses dans la mentalité médiévale, attestant ainsi de la confiance placée en Fiore, son savoir et ses compétences.

Fiore Dei Liberi

A propos de l'auteur



Historien médiéviste spécialisé dans l'expérimentation du geste martial, Gilles Martinez associe une activité de chercheur à celle de pratiquant professionnel. Il effectue actuellement un doctorat à l'Université Paul Valéry-Montpellier III portant sur L'art du combat dans l'espace toulousain du XIe au XIIIe siècle. Il est membre du Centre d'Études Médiévales de Montpellier (CEMM) et enseigne à l'Université de Nîmes. Il est également instructeur d'AMHE (Aegidios) et préside le collectif Les Arts d'Athéna, Cercle d'Expérimentation du Combat Historique.



Possible représentation de Fiore Dei Liberi que l'on retrouve dans ses textes Getty et Pisani-Dossi.



En Occident, à partir du XIIIe siècle, les sources historiques attestent l'existence de « maîtres d'escrime » et « maîtres d'armes ». D'abord rares, les occurrences sur ces personnages se font de plus en plus nombreuses au fil des ans. Cette apparition dans les textes conservés ne signifie pas nécessairement une création pure et simple d'un nouveau métier. Il est plus probable que ce développement soit celui de la professionnalisation ou de l'encadrement juridique d'un état plus ancien, concomitant à l'évolution sociale et juridique de l'Europe du temps.

Les premiers maîtres d'armes – il faut l'avouer – ne sont pas très bien connus ; il est rare que les historiens disposent d'éléments suffisamment fiables et nombreux pour retracer le cours d'une vie ou d'un savoir. Un italien ayant vécu au cours du bas Moyen Âge (XIVe-XVe siècles) fait figure d'exception : Fiore dei Liberi.

Vie de Fiore Dei Liberi

Le métier des armes

Fiore dei Liberi est né vers 1350, à Cividale, dans le Frioul (nord-est de l'Italie). Son père, Benedetto dei Liberi, membre de la petite noblesse italienne, eut visiblement soin de faire instruire très tôt jeune son fils à l'art du combat. En effet, Fiore rapporte plus tard qu'il « [fut] enclin à un élan naturel pour les actions guerrières dans [sa] première jeunesse », ce qui correspond pour l'époque à l'âge de 7 à 10 ans. Sa formation se poursuit durant de nombreuses années, auprès de maîtres italiens comme allemands, dont certains (comme Johane dit Suveno, qui fut élève du maître Nicholai de Toblem) semblent réputés (mais dont nous ne connaissons rien aujourd'hui).

Parvenu à l'âge adulte, ce professionnel des armes s'implique naturellement dans les conflits qui agitent l'Italie du Nord à la fin du XIVe siècle. Dans les années 1383-1384, il apparaît plusieurs fois dans la ville d'Udine. Parmi les nombreuses missions qui lui sont confiées (entretien des défenses et surveillance, police, escortes, commandement...) certaines sont très prestigieuses dans la mentalité médiévale, attestant ainsi de la confiance placée en Fiore, son savoir et ses compétences.

Cette élévation sociale ne se fit pas sans susciter des jalousies. Plusieurs fois, Fiore dut se battre en duel clandestin, seul et sans armure, pratique qui l'a visiblement marqué. En effet, alors que

l'on pourrait s'attendre à une certaine fierté ostentatoire pour ses victoires, en faisant un argument pour la qualité de son savoir, le maître rapporte avec une certaine crainte ces accidents (terme fortement péjoratif en italien) où la moindre erreur n'est pas permise. Il justifie ces pratiques cachées (et encore éloignées des provocations en duel récurrentes des siècles postérieurs) par la défense de sa vie, de son honneur... et des secrets de son art.

Le maître

Cette culture médiévale du secret est à l'origine de multiples fantasmes sur les savoirs martiaux médiévaux. La vérité est plus pragmatique. Pour les membres de la noblesse et de la chevalerie, l'époque n'est pas encore à la diffusion des techniques de combat auprès du peuple, mais à leur maintien au sein de l'aristocratie combattante. Il s'agit là du souci (bien attesté dans les sources) d'autoconservation de classe, mêlant mépris pour les classes inférieures et crainte devant l'efficacité croissante de l'infanterie dans les guerres depuis le XIIIe siècle. Autre élément, à nouveau terre-à-terre, expliquant cette culture du secret : l'argent. La professionnalisation des maîtres d'armes, qui vivent désormais de leur art, doit s'accompagner d'une clientèle pouvant s'offrir les services proposés. Quasiment seuls les nobles sont alors assez fortunés pour cela...

Cette exclusivité aristocratique de l'enseignement se retrouve dans la liste

Cette culture médiévale du secret est à l'origine de multiples fantasmes sur les savoirs martiaux médiévaux.

des élèves de Fiore. Parmi les six noms conservés (Piero del Verde, Nicolo Varigilino (?), Galeazzo Cattani de Grumelle, Lancilotto de Beccaria, Giovannino de Baggio et Azzo de Castelbarco), la plupart sont des membres de la moyenne aristocratie, ainsi que des combattants réputés. Une autre facette de l'enseignement de Fiore apparaît ici : celui d'un perfectionnement des compétences, généralement en vue d'une préparation à un duel ou tournoi, et non d'une formation dès l'enfance sur les fondamentaux de l'art du combat.

La fleur du combat

Manuscrits et postérité

Quatre manuscrits traitant de l'art du maître Fiore dei Liberi nous sont connus aujourd'hui :

-Le « Morgan » : Fior di battaglia, après 1399 (New-York, Morgan Library, ms. M. 383) ;

-Le « Getty » : Fior di battaglia, 1409 ou après (Los Angeles, Getty Museum, ms. Ludwig XV 13) ;

-Le « Pisani-Dossi » : Flos duellatorum, 1409 (aujourd'hui disparu, mais connu par l'édition de Francesco Novati, Il Fior di Battaglia di Maestro Fiore dei Liberi da Premariacco, Bergamo, 1902) ;

-Le « BnF » : Florius de arte luctandi, vers 1420-1430 (Paris, BnF, ms. lat. 11269).

Parmi ces ouvrages, il n'est pas certain que se trouve l'original celui que Fiore, selon ses dires, a écrit et dessiné de sa propre main. De plus, deux autres sont mentionnés dans la bibliothèque de la famille Este (les manuscrits LXXXIV et CX), mais ont aujourd'hui disparu.

Ces manuscrits ne sont pas restés « enfermés dans leur bibliothèque ». Le nombre a minima de six exemplaires,

À la fin de sa vie, le maître semble se fixer à la cour de Niccolò III, marquis d'Este, l'un des plus grands personnages du temps. Cela marque la dernière étape de l'ascension sociale du personnage, qui entre dans une relation de mécénat auprès de la haute aristocratie. C'est là qu'il rédige son œuvre : la Fleur du combat (Fior di battaglia).

relativement important pour le Moyen Âge, éclaire à lui seul sur cette diffusion. Par ailleurs, l'un d'entre eux (probablement le « Pisani-Dossi ») a servi de base à celui d'un autre maître, Filippo Vadi, un Pisan de la seconde moitié du XVe siècle. Enfin, ils ont influencé quelques ouvrages allemands de la même époque, notamment au niveau des procédés iconographiques. Avec ses copies attestées et une postérité d'un siècle, la Fleur du combat fait ainsi partie des grandes traditions manuscrites sur le combat de la période médiévale.

Analyse de l'œuvre

Parmi les exemplaires conservés, la plupart sont rédigés dans la langue couramment parlée dans l'Italie du nord-est de cette époque : le vénitien. Le « Pisani-Dossi » inclut quelques passages en latin, langue qui est celle de l'intégralité du « BnF ». Parallèlement à cela, le texte change de nature : des longs paragraphes explicatifs du « Morgan » et du « Getty », les explications deviennent cryptées par l'usage de la poésie didactique dans les deux manuscrits plus tardifs.

...l'un d'entre eux (probablement le « Pisani-Dossi ») a servi de base à celui d'un autre maître, Filippo Vadi, un Pisan de la seconde moitié du XVe siècle.





...les copies successives d'un manuscrit amènent fréquemment des modifications (volontaires ou non) de l'œuvre originale.

Ces changements ne sont pas rares au Moyen Âge, qui ignore encore le livre imprimé, fixé durablement : les copies successives d'un manuscrit amènent fréquemment des modifications (volontaires ou non) de l'œuvre originale. De plus, les livres de combat, appartenant à la littérature technique, semblent une création récente au XIV^e siècle. Le genre se cherche encore. L'importance des changements constatés dans les manuscrits attribués

à la tradition de Fiore dei Liberi vient probablement de cela. L'oscillation entre la structure dite « pédagogique » (l'ordre va de la lutte vers le combat à cheval) du « Getty » et du « Pisani-Dossi » ou un déroulé « d'apparat » (du combat monté vers la lutte) pour le « Morgan » et le « BnF » pourrait également en témoigner.

L'art martial

Armes et techniques

Entre la lutte et le combat à cheval (avec la lance, l'épée ou même en corps-à-corps), les parties sont nombreuses et couvrent la majorité des armes du temps : dague, épée – tenue à une ou deux mains, ou encore maniée en armure – lance, hache, certaines formes de combat au bâton, sans oublier des combinaisons inégales (dague contre épée, par exemple ; mais aussi, un face à plusieurs ; ou encore, piéton contre cavalier). Seuls le bouclier et la bocle sont absents. Si, pour cette dernière, il faut probablement y voir un certain désintérêt de la chevalerie pour cette pratique qui semble plus « populaire » que « noble », l'absence de l'écu est plus difficilement explicable car encore utilisé au XIV^e et XV^e siècles. Le caractère de l'œuvre, plus tourné vers la défense personnelle et le duel, et moins militaire, peut expliquer ce point : le bouclier, utile sur le champ de bataille, n'est pas transporté sur soi lors d'une agression, et n'est plus très

prisé dans les duels ou tournois de la fin de la période médiévale.

Il faut sans doute également faire ici un rapprochement entre les missions d'instruction spécialisée confiées à Fiore et la manière qu'eut le maître de poser son savoir. En effet, l'œuvre ne présente pas toujours les fondamentaux. Par exemple, si elle est assez précise sur les déplacements ou les postures et gardes, elle est en revanche moins disserte sur certaines mécaniques récurrentes ou les enchaînements. Ainsi, les « couvertures », protections entre deux gestes d'attaque, ne sont pas détaillées. Le traitement du bouclier pâtit peut-être donc de son usage plus « instinctif », ou encore d'une instruction dès l'enfance qui ne nécessiterait pas réellement de spécialisation. Dans le même esprit, la partie sur le bâton – arme des premières formations – n'est pas très développée et montre des techniques assez particulières.



Un système martial ?

Au Moyen Âge comme de nos jours, la mise par écrit d'un savoir pratique se fait nécessairement par une codification. Celle de la Fleur du combat est expliquée dans le prologue de l'œuvre. Pour chaque arme, un ou plusieurs « rois » (représentés avec une couronne) figurent une situation, dont ses élèves (montrés avec une jarretière) exécutent les techniques associées face aux « joueurs » (adversaires). Parfois, un nouveau « roi » (habillé d'une couronne et d'une jarretière) apparaît dans ce découpage, afin de donner un contre à une pièce ou à la situation générale.

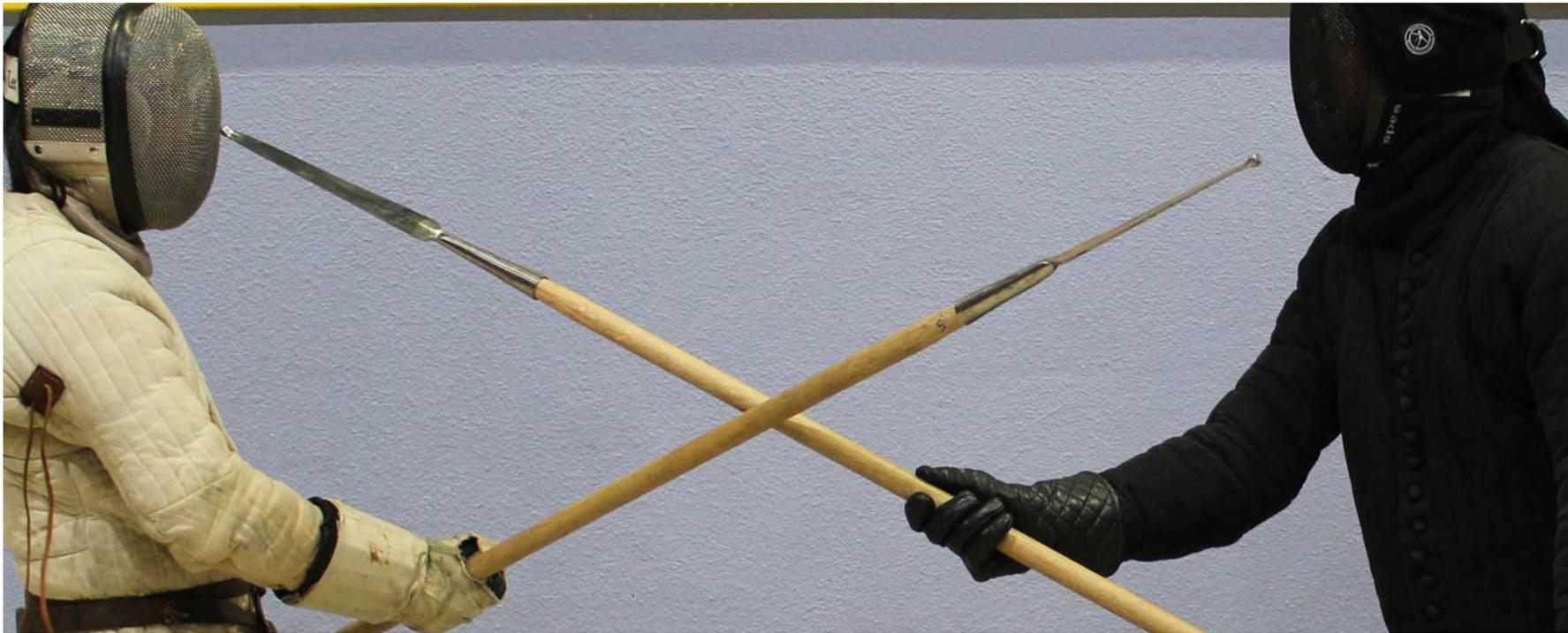
Cette méthode, parfois un peu complexe à lire mais très intelligente pour le temps, permet aux historiens, expérimentateurs et pratiquants d'avoir une assez bonne vision des techniques connues par le maître. Il faut néanmoins l'avouer, elle est plus précise pour le corps à corps, dont le support iconographique est précieux, que pour le travail sur l'arme (ce que l'on nomme « sentiment du fer »), où le texte des manuscrits est parfois un peu trop concis. Cela a été vu, par exemple, pour les « couvertures ». C'est aussi le cas pour ce que le maître appelle la « volte d'épée ». Moins qu'un geste précis, il semble qu'il faille voir dans ce cas un type de gestes – plus exactement, une désignation générique regroupant indistinctement plusieurs mouvements différents. Pour comprendre ces lacunes, il faut se rappeler que la description du mouvement nécessite un processus de réflexion et conceptualisation important de son

auteur, autant qu'un vocabulaire riche et varié du milieu social et culturel dans lequel il évolue. Ce développement, au tournant des XIV^e et XV^e siècles, ne semble pas encore complètement finalisé dans le monde curial italien, pourtant en avance sur son temps.

La disparité constatée entre la présentation précise des techniques et le relatif silence sur les fondamentaux a eu pour conséquence de nuire à la compréhension profonde du savoir martial de Fiore dei Liberi, au système qui coordonne l'ensemble. On a vu – et on voit encore trop souvent – la Fleur du combat comme un simple recueil de techniques fonctionnant à coup sûr, sans possibilité d'échec ou de contre, ce que tout pratiquant d'arts martiaux ou sports de combat sait impossible. L'emploi des « contre-rois » suffit à prouver qu'il n'en est rien. En ce sens, les liens unissant les techniques n'ont pas été suffisamment étudiés. Pourtant l'ouvrage présente une vraie réflexion pour coordonner les différentes parties entre-elles. Cela est visible à travers la cohérence du vocabulaire, notamment pour les déplacements – chose rare pour l'époque. Également, cela se constate par le fait que certaines gardes se retrouvent dans toute l'œuvre, quelle que soit l'arme utilisée – par exemple celle nommée « dent du sanglier » (dente di zengiaro). Ces postures faisant office de passerelles sont importantes, car elles permettent de renseigner sur les armes qui n'ont eu qu'un traitement assez court : moins qu'un désintérêt de l'auteur, il semble qu'il faille plutôt y voir une volonté de ne pas répéter des techniques ou des principes généraux



La disparité constatée entre la présentation précise des techniques et le relatif silence sur les fondamentaux a eu pour conséquence de nuire à la compréhension profonde du savoir martial de Fiore dei Liberi...



donnés ailleurs dans le livre. Enfin, la meilleure preuve de logique systémique est donnée dans le *segno*, ce schéma associant autour du corps, des gardes, coups et vertus d'un combattant. Ces dernières, au nombre de quatre, sont la Mesure (Prudentia), la Force (Fortitudo), le Courage (Audacia) et la Vitesse (Celeritas). Elles sont présentées par un nom générique, un court texte de définition et un dessin combinant un animal à un « objet ».

Il faut enfin préciser une chose : on oppose souvent Fiore et son style – qualifié d'italien – à celui des écoles allemandes, notamment celle de Johannes Liechtenauer. Cette géographie de l'escrime n'a pas de sens. Tout d'abord, car ce qui distingue les gens au Moyen Âge, ce n'est pas la « nationalité », avant tout c'est la langue. Particulièrement pour le nord de la péninsule, cette délimitation contemporaine entre Italie et Allemagne n'est pas pertinente. Cette région, revendiquée à la fois par la Papauté et le Saint-Empire-Romain-Germanique, est de culture mixte. Ensuite, car – on l'a vu – Fiore eut des maîtres italiens et allemands, et son savoir, à l'image de sa région natale, est marqué par les deux cultures. Enfin, parce que les témoignages écrits constituent une parcelle infime des traditions martiales. La règle pour l'apprentissage est le mimétisme et l'oralité, bien avant l'écrit. Nous n'avons donc qu'une vision déformée par les sources disponibles de l'ensemble – bien plus vaste – des pratiques de combat médiévales ayant existé. Ces témoignages écrits en sont d'autant plus précieux.

Étant d'origine modeste, Fiore dei Liberi dut tout d'abord trouver dans son

savoir martial, appris dès l'enfance, un moyen de subsistance, peut-être plus qu'un mode de vie. En effet, l'Italie de la fin du XIV^e siècle est un univers en mutation, particulièrement troublé, où la rixe crapuleuse côtoie le duel chevaleresque. Le travail n'y manque pas pour un professionnel des armes. Toutefois, ce combattant complet, ne s'étant pas spécialisé dans un seul domaine ou une seule arme, fut remarqué et recruté par de riches combattants en quête de spécialisation. À l'automne de sa vie, le désir d'un prince-mécène cherchant un maître hors du commun qu'il puisse fixer plus durablement auprès de lui l'a amené à rédiger un livre d'armes, phénomène encore rare pour l'époque.

Même si sa vie, son ascension sociale et son savoir sont extraordinaires, il semble possible à travers le portrait de Fiore de deviner certains traits caractéristiques du maître d'armes de la fin du Moyen Âge. Il faut préciser toutefois que ce modèle de l'instructeur aristocratique, sans doute répandu, n'est pas le seul. Peu ou prou à la même période, d'autres types existent : celui du maître ouvrant une salle d'armes en ville et enseignant à la bourgeoisie urbaine ; ou encore, plus étonnant, celui d'un personnage intervenant dans le clergé (c'est le cas de Lutegerus, le probable maître du manuscrit dit « I.33 »). À travers ces personnages, ce sont donc les savoirs martiaux de l'époque médiévale qui nous apparaissent, et même, plus largement, de nouvelles facettes de la culture du temps...

Gilles Martinez



Le harnischfetzen

Les harnois utilisés à l'époque médiévale se caractérisaient souvent par des usages spécifiques (armures de cavalier, de soldat, de combat à pied...) ce qui est assez difficile à reproduire dans l'application moderne de la pratique. Nous admettons donc l'usage d'une large palette de types d'armure dans notre activité moderne. Cette option est défendable du fait que l'équipement était déjà fort coûteux à l'époque et qu'un combattant pouvait donc avoir recours à une "garniture" (combinaisons variables de pièces d'armure) en fonction de ses besoins.

Le harnischfetzen

A propos de l'auteur



Thomas Schmuziger est comédien spécialisé en combat. Pratiquant d'arts martiaux depuis 1989, il débute l'escrime en 1995. Il commence son parcours d'enseignant martial en 2003. Pratiquant le ju-jutsu, l'escrime et le MMA, il s'engage dans la pratique des AMHE cette même année. Enseignant et chercheur dans ce domaine, il fait partie de l'HEMAC. Membre fondateur de la FFAMHE, ses spécialités sont le combat en armure, la lutte, l'épée longue, et le combat à cheval.



Cet article a pour but de présenter d'une manière générale une véritable pratique de combat historique. Une technique de combat intense, efficace et riche en stratégie ayant pour but l'optimisation du meilleur armement défensif individuel jamais créé contre les armes blanches: l'armure.

Que signifie "harnischfechten"? C'est un terme d'ancien allemand signifiant littéralement "combattre en armure". Nous le conserverons tout au long de cet article pour qualifier notre pratique spécifique aux Arts Martiaux Historiques Européens. Dans les manuscrits germaniques, ce terme couvre essentiellement la pratique du combat à pied, dans un cadre que l'on peut probablement restreindre aux jeux, pas d'armes, duels judiciaires, peut-être aux situations de bataille et sûrement aux apprentissages du jeune combattant d'élite du Moyen-Âge.

Combattre en armure: toujours des AMHE ?

Sports de combats et guerriers high-tech.

Ceci posé, voyons ce qui n'est pas du harnischfechten dans les multiples pratiques proposées actuellement, et pourquoi ce qualificatif ne peut être employé dans ces cas-là. Tout d'abord, la confusion la plus aisée pourrait être faite avec le béhourd, qui est un sport de combat moderne inspiré de l'époque médiévale au sens large du terme, comme indiqué dans le premier article de leur règlement international: "Les batailles médiévales historiques sont des oppositions de batailles sportives en full contact." Le béhourd se décline donc en plusieurs catégories aux conventions de combat identiques (1 contre 1, match sur ring, par équipe, etc...).

De fait, la normalisation des armements et des conventions, l'usage de techniques de combat modernes inadéquates (de type MMA) et le mélange des périodes historiques et géographiques pour les armures et les armes (sans parler des matériaux parfois utilisés dans la confection de celles-ci, comme le kevlar) excluent le béhourd de notre champ d'application martial.

La pratique du combat en armure sportif n'entre pas non plus dans notre catégorie puisque les combattants de cette discipline excluent bon nombre de techniques martiales efficaces au profit, à nouveau, d'une convention sportive sécurisante et servant au décompte de points lors des matches.

Enfin la pratique ludico-sportive proposée par l'UWM (United Weapon Masters), à l'aide d'armures high-tech, s'éloigne totalement d'une pratique martiale réelle du combat en armure, sauf à effectuer des modifications importantes au niveau des cibles et des finitions, ce qui semblerait malgré tout envisageable avec leur type de matériel technologique. Cette pratique aura sans aucun doute d'intéressants débouchés dans les domaines du loisir sportif et du divertissement.

Retrouver le combat en armure.

Voyons maintenant ce qui singularise une approche strictement AMHE du harnischfechten. Tout d'abord, même si nous allons devoir, comme tout amateur de sport de combat, définir un code de conduite lors de nos affrontements libres pour éviter les blessures et être apte à discerner une fin dans un affrontement, la pratique du combat en armure ne répond pas aux critères définissant un sport. Comme dans bon nombre de disciplines d'arts martiaux historiques, les techniques proposées et les simulateurs utilisés en combat restent dangereux et nécessitent une mise en pratique contrôlée, d'autant plus du fait de l'usage de l'arme dans une tenue de main dite de la demi-épée, position permettant de démultiplier les qualités de pénétration d'une lame, la précision de touche en estoc et d'en optimiser l'effet de levier.

De cette position découlera un florilège de techniques redoutables qui se

...la pratique ludico-sportive proposée par l'UWM (United Weapon Masters), à l'aide d'armures high-tech, s'éloigne totalement d'une pratique martiale réelle du combat en armure...

déclinent de manière à optimiser l'usage mécanique et cinétique de l'armure ou d'exploiter ses faiblesses fonctionnelles contre l'adversaire (limitation des mouvements, de la vue, respiration réduite, poids du harnois...).

Le combat en armure historique aura donc la particularité de se concentrer sur des actions de combat efficaces avec comme cible les faiblesses du harnois adverse, et l'utilisation d'actions "définitives" comme des coups directs ou des prises de soumission au sol décrites dans les manuscrits de combat sous le nom de *unterhalten* (intégralement "tenir dessous"). Ce sont

Le combat en armure historique aura donc la particularité de se concentrer sur des actions de combat efficaces avec comme cible les faiblesses du harnois adverse, et l'utilisation d'actions "définitives" .

La matière et l'esprit.

Le matériel du combattant.

Il en découle la nécessité de fixer notre attention sur l'aspect matériel de cette pratique. Le mot *harnisch* est incontournable, et l'exercice réel nous l'apprend très vite: l'armure est primordiale ! La qualité du harnois influencera immédiatement la pratique. Pour pouvoir explorer le plein potentiel de cette discipline, il faut simplement la meilleure armure possible. Ce matériel étant extrêmement coûteux, il est commun que les pratiquants commencent avec une demi-armure et la complètent avec le temps, ou changent d'armure à mesure de leur avancée et de leurs exigences.

Les harnois utilisés à l'époque médiévale se caractérisaient souvent par des usages spécifiques (armures de cavalier, de soldat, de combat à pied...) ce qui est assez difficile à reproduire dans l'application moderne de la pratique. Nous admettons donc l'usage d'une large palette de types d'armure dans notre activité moderne. Cette option est défendable du fait que l'équipement était déjà fort coûteux à l'époque et qu'un combattant pouvait donc avoir recours à une "garniture" (combinaisons variables de pièces d'armure) en fonction de ses besoins.

L'idéal est un harnois qui soit une réplique fidèle d'une pièce historique, réalisé sur mesure ou au moins semi-mesure. Les manuscrits étudiés datent le plus souvent d'une période qui autorise le trempage de l'acier, ce qui est recommandable dès lors que l'on

ces genres de mouvements et de techniques décrits dans les manuscrits que nous avons à cœur de retrouver au plus près de leur réalité passée dans notre activité d'étude du geste martial.

Cet ensemble de caractéristiques place donc le *harnischfechten* dans un domaine martial particulier, où le travail lent des techniques à l'aide de simulateurs neutralisés ne peut pas être contourné dans l'apprentissage des bases et où les combattants doivent s'accorder sur la mise en pratique formelle et le port du matériel adéquat pour éviter la blessure.

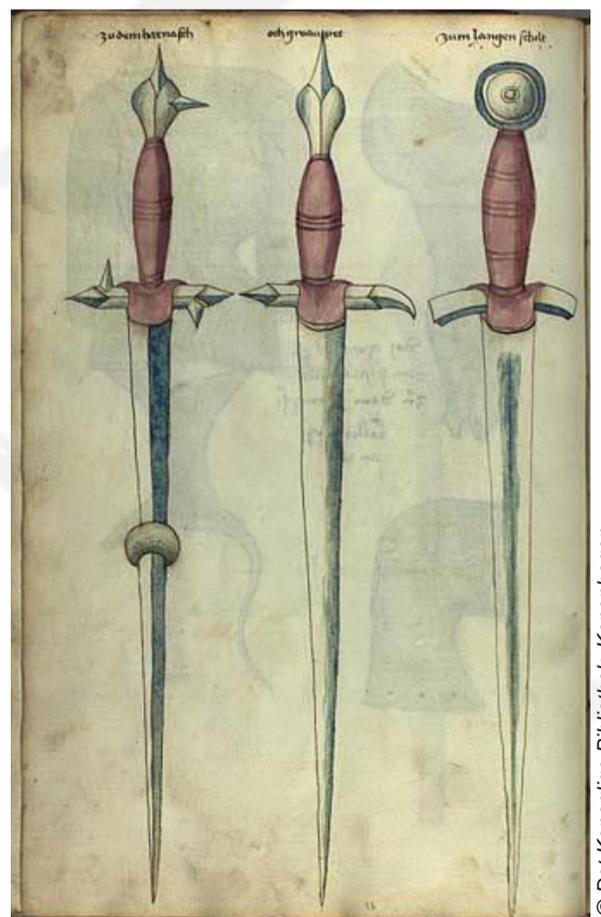
choisit d'explorer les techniques historiques de combat. C'est votre armure qui vous permettra d'accéder aux subtilités de ce type de combat mais elle-même sera dépendante d'une pièce trop souvent ignorée et dont la gestion est complexe: le vêtement d'arme.

Celui-ci est indispensable et reste la plupart du temps ignoré. En effet, la majorité des répliques d'armures historiques proposent des solutions modernes à la fixation des pièces de l'armure sur le corps (fixation à la cuirasse, ceinture...). Ces solutions sont viables mais pour explorer au mieux les techniques, une attention particulière devra être portée au problème du vêtement d'arme car c'est sur cette pièce-là que viennent se fixer les plaques d'armure des jambes et des bras, ainsi que les nappes de cotte de maille destinées à la protection des faiblesses (qui sont, il faut le rappeler, les cibles principales de toutes les attaques portées). La plupart des pratiquants éludent simplement ce problème en s'abstenant d'inclure ces protections dans leur armure. Mais dès que les attaches et les protections sont en place, on dispose d'une quantité de nouvelles informations, et de nouveaux problèmes !

Enfin, dans le domaine matériel, le dernier point sur lequel il faut être vigilant est l'armement. Comme la pratique du *harnischfechten* nous dispense par nature de devoir craindre les armes d'acier (l'armure nous en

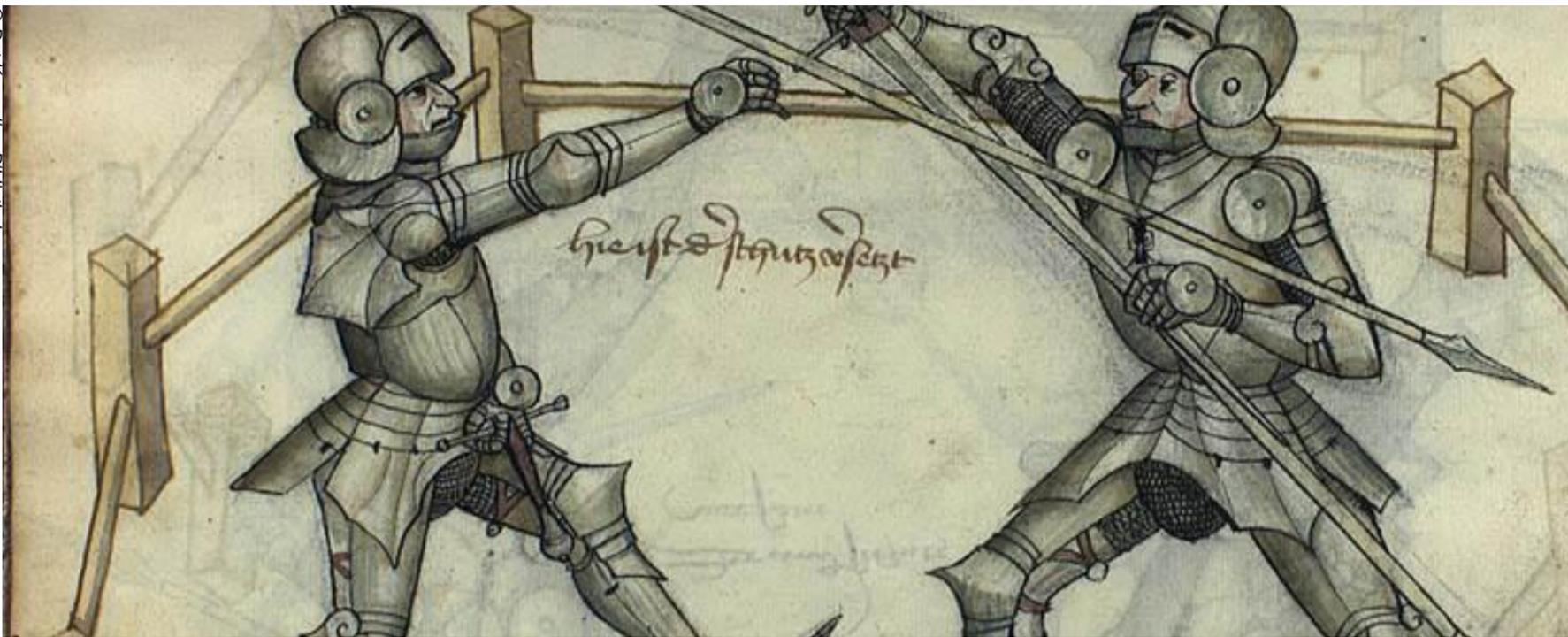


© Sara Viguié - FOXA



© Det Kongelige Bibliotek, København

Hans Talhoffer, *Alte Armature und Ringkunst*, 1459.



Hans Talhoffer, Alte Armature und Ringkunst, 1459.



protège efficacement) et nous engage à attaquer les faiblesses chez l'adversaire ou à engager des clés, des torsions ou des projections violentes et efficaces, il faut impérativement penser à adapter les armes et simulateurs à l'activité proposée (affrontement libre, travail d'étude, engagement énergétique à des fins de vérification technique...). Les armes d'acier devront être suffisamment rigides pour simuler réalistement les armes spécialisées de l'époque et permettre l'étude des clés et des leviers. Pour la partie affrontement libre, nous vous recommandons les simulateurs d'armes en bois, car leur solidité, leur rigidité et leur poids correspondront bien aux attentes de ce type de combat, tandis que l'épaisseur du matériau vous garantira contre les risques de blessure liées à la pénétration dans les faiblesses, la vue d'un casque par exemple - l'attaque d'estoc ne pouvant être interdite dans la pratique historique du combat en armure... !

Chercher les sources.

Les armes couramment mentionnées dans les textes traitant de harnischfechten sont l'épée, la hache, la lance (courte) et la dague, parfois accompagnée d'une écranche (petit bouclier) dont le combattant va se débarrasser rapidement pendant le combat. Les recherches effectuées dans le domaine de l'armement laissent supposer que, comme présenté dans certains manuscrits, les épées dédiées au combat en armure aient eu des caractéristiques offensives spécifiquement étudiées pour ce genre d'affrontement.

Après ce tour d'horizon matériel, il est temps d'aborder l'aspect des sources, un élément incontournable bien qu'un de ceux qui effraie le plus le néophyte. Les maîtres auxquels nous nous référons en

AMHE nous ont laissé en héritage de précieux textes fréquemment complétés par la suite par des illustrations. Difficile d'entrer dans le détail de ce qui doit être la manière la plus juste pour aborder ces sources, cependant, il est important de noter que c'est là le cœur de notre pratique et qu'elles sont devenues accessibles à tous depuis quelques années avec l'avènement d'internet et la création de la Fédération Française des Arts Martiaux Historiques.

Pour faire une première approche, il est possible de contacter la FFAMHE, de participer à une rencontre, de se rapprocher des clubs ou consulter les pages AMHE on web (pour les francophones) et Wiktenauer (pour les anglophones) avec le mot clé harnischfechten. Quelques références papier: "Arts de Combat", de F.Cognot (article en français sur une méthodologie dans le combat en armure) et "Gladiatoria", de D.Hagedorn & B.Walczak (livre bilingue allemand/anglais), traitant plus spécifiquement d'un ensemble de manuscrits de tradition germanique.

L'abord de cette discipline peut également se faire par le biais de stages pratiques qui permettent un accès immédiat à la compréhension de certains principes de combat (principes biomécaniques, mécaniques ou tactiques).

Cet art de combat, bien que confidentiel, est en plein essor et nous espérons avoir su susciter votre intérêt pour cette branche si particulière de notre pratique martiale.

Thomas Schmuziger



La hache noble

La hache est probablement l'arme qui présente le plus de saisie possible. En fonction des textes, il est possible de la tenir chaque main au tiers de l'arme ou même une main sur le milieu de sa longueur, et la seconde proche du talon de manière à avoir une plus grande distance de frappe. Les mains peuvent être placées toutes les deux en pronation (les pouces sont opposés) ou l'une en pronation et l'autre en supination (les pouces sont dans le même sens).

La hache noble

A propos de l'auteur



Steve Planchin a découvert les AMHE en 2008 en commençant par l'épée longue (tradition Lichtenarienne) et courte (I.33). Deux ans plus tard, il se

consacrait entièrement à la hache noble, traduisant et interprétant des sections de manuscrits assez peu étudiés. Aujourd'hui il complète ce travail par une étude des manuscrits de Fiore dei Liberi et des armes qu'ils évoquent.



Souvent oubliée, la hache d'arme est pourtant l'arme incontournable de la panoplie du chevalier du XVe siècle au même titre que la lance ou l'épée. Véritable ouvre-boîte pour armure, elle requiert cependant une grande finesse dans son maniement à pied.

L'arme

Description

La hache d'arme, couramment nommée hache noble, est une arme d'hast aux formes variées, cousine de la hallebarde.

Il est possible de la définir comme une hampe de bois renforcée de bandes de métal et supportant une tête composée de deux des trois éléments suivants : une hache, un bec ou une sorte de marteau. Deux formes se démarquent et sont fréquemment rencontrées. La première est surmontée d'une hache au bord tranchant opposée à un marteau. Et la seconde présente un bec incurvé, plus ou moins pointu, également opposé à un marteau.

Cette tête de métal est surmontée d'une pointe également faite de métal. Il s'agit le plus souvent d'un fer de lance en forme de pointe ou alors d'un long dard à section carré à la manière de certaines lames de dague. L'autre extrémité de la hampe peut, mais ce n'est pas toujours le cas, se terminer par un sabot de métal, lui-même prolongé d'un ergot pointu de quelques centimètres; le talon. Sur certains modèles, une rondelle de fer vient se fixer sur la hampe afin de protéger la main principale.

La totalité de l'arme dépasse les 1m50 pour atteindre facilement les 1m80, voire davantage suivant les sources.

Des formes singulières

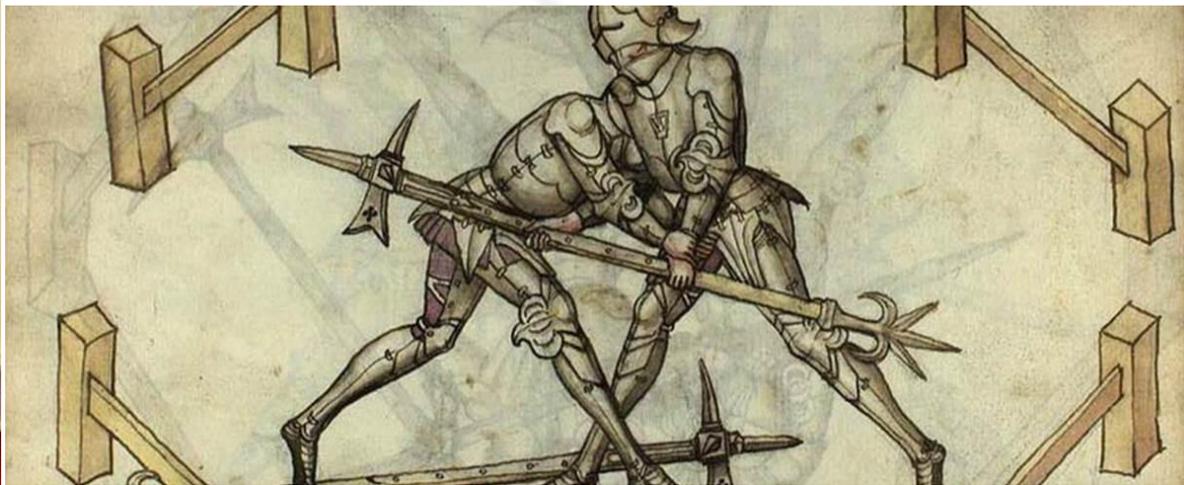
Bien qu'absentes des musées, des formes étranges de haches apparaissent dans les traités. Talhoffer montre des haches dont l'extrémité basse se termine par un (ou des) crochet(s). Fiore dei Liberi présente deux modèles bien particuliers. Le premier contient une boule de poison corrosif destiné à aveugler l'adversaire. La seconde est constituée d'une masse détachable reliée à une corde faite pour enserrer l'opposant. Bien qu'aucune preuve ne vienne attester l'emploi de telles armes, il est fort probable qu'elles aient existé puisque les règlements de combats interdisent l'utilisation d'armes truquées.

Cadre d'utilisation

Nous ne traiterons ici que du cas de l'utilisation de la hache dans un contexte de duel (propre aux AMHE), bien que l'arme fût tout autant employée à la guerre.

Le duel judiciaire, ultime recours servant à départager juridiquement deux plaidants par les armes, est réellement

La totalité de l'arme dépasse les 1m50 pour atteindre facilement les 1m80, voire davantage suivant les sources.





Fiore dei Liberi - Getty Ms.Ludwig
XV.13 – début du XVe s.

interdit en France à la fin du XIVe siècle (1385). Et même s'il est encore autorisé en Allemagne aux XVe et début du XVIe siècle, son recours reste particulièrement exceptionnel. Aussi, malgré les références courantes au duel judiciaire dans les manuscrits allemands, pour voir en pratique le combat à la hache, c'est vers un tout autre type d'affrontement qu'il faut se tourner : la joute.

La hache est l'une des quatre armes principales, avec la lance, l'épée et la dague, utilisées lors des joutes. Ces dernières peuvent être définies comme des rencontres amicales et sportives, bien que le danger reste présent et que les morts ne soient pas rares (Gaston V de Foix perdit la vie lors d'une joute en

1470). Au XVe et plus particulièrement au XVIe siècle, un pan théâtral s'ajoute aux combats. Parmi les types de joutes les plus répandus, les pas d'armes étaient organisés à la manière d'un grand spectacle sportif hautement élaboré. Ils consistaient en la défense d'une position, contre tout assaillant à la manière d'un simulacre militaire sur un temps donné (pouvant aller jusqu'à 8 mois). Les emprises d'armes voyaient un chevalier itinérant chevaucher de cour en cour -parcourant parfois l'Europe- afin d'affronter d'autres combattants.

La hache est l'une des quatre armes principales, avec la lance, l'épée et la dague, utilisées lors des joutes.

Les sources

Un grand nombre de sources évoque l'utilisation de haches lors de duels. Il peut s'agir d'iconographies, de règles de combats, de chroniques, ou même de traités de combat.

Les sources primaires

Lors des joutes les règles des combats étaient clairement fixées et rédigées dans les chapitres. Il y était consigné la succession des différents tours de combats, des armes autorisées ou non, des protections adaptées.

Ces textes, ainsi que l'iconographie, nous permettent de mieux appréhender le matériel, armes comme armures, employé lors des duels. Une étude des pièces de musée peut être un excellent supplément, à deux détails près. Les modèles conservés ne correspondent pas toujours au cas du duel, et les longueurs des hampes des haches ont souvent été modifiées lors de leur restauration.

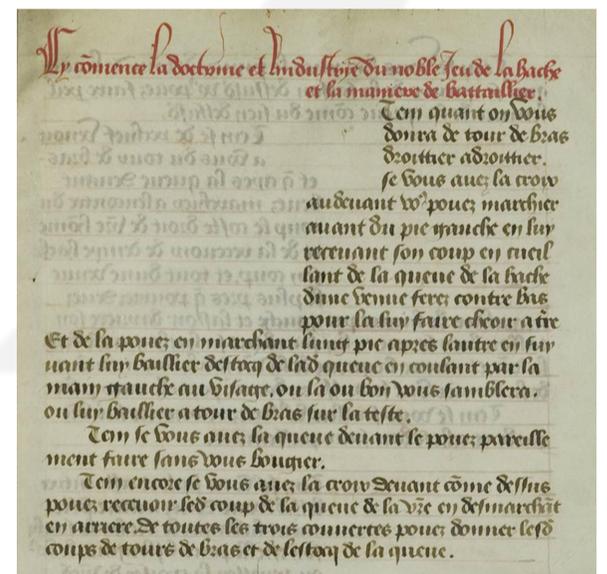
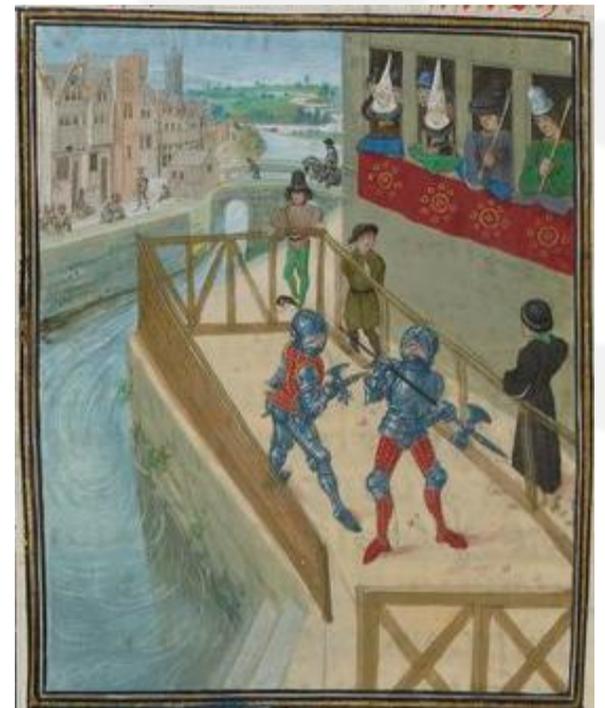
Enfin, les chroniques, recueils de faits « historiques », mettent en scène les exploits guerriers de rois ou de

chevaliers. Parmi ces récits, nous nous intéressons particulièrement aux descriptions des joutes. Les actions des combats y sont souvent répertoriées avec minutie, c'est notamment le cas des « Mémoires d'Olivier de la Marche » dont la précision du vocabulaire est remarquable. Ainsi, l'excellente description technique des combats permet de restituer fidèlement le déroulement de l'engagement armé.

Ces sources constituent un excellent apport, voire un travail préliminaire, qui va permettre de mieux appréhender le contexte d'utilisation de la hache. Elles permettent même parfois d'entrevoir quelques techniques de combats mais pas autant que les traités de combats.

Les traités de combats

Les traités de combats, manuels d'instructions et bases incontournables de notre activité, sont suffisamment nombreux à aborder la hache d'arme pour se faire une idée précise de son maniement. Plusieurs manuscrits en langue germanique (de Talhoffer, de



«[...] quand vint à l'aborder, le seigneur de Ternant [...] tout assurément démarcha en costière tellement que Galiot ne trouva rien devant, et passa tout outre, comme celui qui marchoit de toute sa force : et, au passer le seigneur de Ternant haussa la hache, et atteindit Galiot entre col et teste, et luy donna si grand coup qu'il le fit tout chanceler : et si n'eust esté la grande légereté et la tres extrême force qui fiit en luy, certes il fust cheu de celui coup. »

Ms Fr 2645 - Chroniques sire Jehan
Froissart - XVe s



Peter Falkner, de Paulus Kal...) présentent des propriétés analogues, à savoir des images accompagnées d'un texte plus ou moins éciptique. Ces manuscrits présentent un florilège de techniques.

Le Jeu de la hache (MS Fr 1996), plus vieux traité de combat rédigé en langue française connu, présente des techniques parfois très similaires aux manuscrits précédents. Il se distingue de ceux-ci par le fait qu'il présente uniquement le maniement de la hache d'arme. De plus, au travers de 73 paragraphes non illustrés, l'auteur anonyme balaie la quasi-totalité des situations possibles. Il propose un système complet de combat.

Dans une série de manuscrits antécédents, Fiore de Liberi, inaugure un autre type de système. Sa manière de penser le combat s'applique à toutes les armes qu'il maîtrise. Ainsi, le

maniement de la hache repose sur un enseignement préliminaire de la dague et de l'épée.

Cet article se veut peu exhaustif et cantonné sur le XVe siècle. Ainsi d'autres manuscrits présentent un réel intérêt dans leur étude comme l'Anonyme Bolonais (M 346) ou même le Das Ander Theil Des Newen K nstreichen Fechtb ches (Cod.Guelf.83.4 Aug.8°) de la fin du XVIe siècle, encore très différent ne serait-ce que par la longueur de l'arme. Ces manuscrits sont étudiés de manière analogue par le AMHeur moderne : après une phase de transcription et de traduction, s'en suivent de longs cycles d'interprétation et d'expérimentation. Ce travail est nécessaire avant d'établir un véritable travail d'opposition.



La pratique

Il faut garder en tête que, même si nous cherchons à restituer un geste authentique, notre pratique se place dans un cadre physique moderne. Après un échauffement, nous n'hésitons pas à revêtir des protections contemporaines (masques d'escrime, vestes...) afin de travailler à vitesse réelle. Certains pratiquants travaillent également en armures historiques afin de se rapprocher au mieux des sources concernées par ce type de combat. Cela peut se faire tout autant lors de l'interprétation de la source que, plus tard, lors de la mise en situation des gestes découverts ou même lors de sparings permettant de tester les gestes appris ainsi que les compétences acquises.

Le travail sans armure

Certains manuscrits, dont le Alte Armatur und Ringkunst (1459) et le Cod. Icon. 394 a de Talhoffer (1467)

présentent des techniques sans armure. Il est donc normal de travailler ces sources avec le moins de restrictions possibles. Un masque d'escrime et des gants sont amplement suffisants.

La majorité des traités de hache d'arme présente des combats en armure (les manuscrits de Fiore, de Paulus Kal...). Cependant, il n'est pas évident de travailler chaque séance ainsi caparaçonné. Non seulement tout le monde ne possède pas d'armure, relativement onéreuse, et la logistique ne permet pas de toujours se promener avec 20 à 30 kg de métal sur soi. Il est alors primordial de connaître suffisamment les contraintes de l'armure (visibilité, mouvements...) pour ne pas interpréter à tort les techniques étudiées.

Le travail avec armure

Pour ces sources, il est impératif, à un moment ou à un autre de revêtir





l'armure afin de vérifier la véracité du travail effectué. Par exemple, le Jeu de la hache base toutes ses techniques sur le port de l'armure. Les déplacements et les frappes sont accordés au mouvement des hanches. Les réactions dépendent le plus souvent du ressenti de l'arme, et non de la vision. Il est facile de passer à côté de ces notions lorsque l'on ne travaille pas armuré. Pourtant elles forment le cœur même du manuscrit.

L'armure va également permettre de combattre, avec assez peu de retenue, lors des assauts. Même si la majorité des pratiquants emploient des simulateurs dont la tête est en caoutchouc, la capacité contondante de l'arme reste très importante.

Le maniement

La hache est probablement l'arme qui présente le plus de saisie possible. En fonction des textes, il est possible de la tenir chaque main au tiers de l'arme ou même une main sur le milieu de sa longueur, et la seconde proche du talon de manière à avoir une plus grande distance de frappe. Les mains peuvent être placées toutes les deux en pronation (les pouces sont opposés) ou

l'une en pronation et l'autre en supination (les pouces sont dans le même sens).

Les deux types de frappes les plus courants sont le coup diagonal de haut en bas avec le bec de corbin (ou la hache suivant le modèle, ou même avec la partie marteau), et l'estoc de la pointe principale. Cependant, toutes les parties de l'arme peuvent être employées. La queue (partie en bois basse de l'arme) peut permettre de rabattre un coup ou de dévier un estoc. La pointe qui la prolonge sert tout autant à frapper le pied –souvent non protégé en armure– que le visage puisqu'elle peut passer une visière de casque. La partie de la hampe entre les deux mains (demi-hache) est utile pour se protéger d'un coup mais sert également à repousser un adversaire (sous l'aisselle ou dans le dos). La partie en bois proche de la croix permet de bloquer en force une frappe, le plus souvent avant d'enchaîner avec des techniques appropriées.



Les deux types de frappes les plus courants sont le coup diagonal de haut en bas avec le bec de corbin [...] et l'estoc de la pointe principale.

Les spécificités techniques

Comme énoncé plus haut, la hache est une arme d'hast. Aussi, l'allonge étant importante, l'arme représente peu de danger une fois au corps à corps. Ainsi les entrées en lutte, en lâchant l'arme d'une main ou des deux mains, sont présentes dans la majorité des manuscrits.

De plus l'arme est relativement lourde, entre 2 et 3 kilogrammes. L'inertie qui en résulte est certes dévastatrice, mais il est facile de se laisser entraîner par sa propre frappe. Plusieurs contres consistent à exploiter cette inertie. Soit en passant sur l'extérieur, on percute la hampe adverse afin de dévier fortement



le coup (cf l'illustration du travail sans armure au cours de laquelle le combattant de gauche a été entraîné par son arme après un rabat) voire même de désarmer l'opposant. Soit en bloquant par l'intérieur, on enchaîne en rabattant l'arme adverse par un grand mouvement circulaire similaire au premier choix.

Certaines techniques sont assez spécifiques à la hache, comme le coup au genou se terminant régulièrement par une saisie puis une traction au niveau de l'articulation. Cet méthode existe également à l'épée tenue à l'envers, mais est grandement facilitée par la longueur de la hache et le manque de visibilité dans le cas du port d'un casque.

Cette arme garde en commun avec d'autres armes plus habituelles, la

nécessité de ressentir les informations que donne l'adversaire. Beaucoup de contres sont rendus possibles par l'impulsion ou la force donnée par l'opposant dans son action.

Il est assez délicat de résumer dans un simple article la richesse d'une telle arme tant son histoire est vaste et son maniement développé. Cette arme à l'aspect massif, et pourtant si fine dans son utilisation, est passionnante pour l'amateur d'histoire comme pour le pratiquant d'arts martiaux.

Steve Planchin



Le bâton à la Renaissance

La tenue habituelle est de prendre le bâton avec les deux mains écartées d'environ la largeur des épaules, toutes deux proches d'une extrémité, le pouce de la main arrière est dirigé vers l'extrémité la plus longue, le pouce de la main avancé peut être soit vers l'autre main, soit, lui aussi, dirigé vers la pointe. Les pieds se placent alors en conformité anatomique avec le haut du corps, c'est-à-dire que le pied avancé est du même côté que la main la plus avancée sur le bâton.

Le bâton à la Renaissance

A propos de l'auteur



Olivier Dupuis est professeur breveté d'état en canne de combat et bâton et pratiquant et enseignant en AMHE depuis 2001.

L'apprentissage des différentes formes de combat au bâton fait partie intégrante du cursus de formation proposé à ses élèves.



Il y a peu d'armes aussi économiques que le bâton, et il est tentant d'y voir l'arme des pauvres et des voyageurs. En réalité, c'est très réducteur, et le bâton a été à diverses époques considéré comme une arme valable et digne d'être enseignée et étudiée aux côtés des diverses épées. Le sujet est vaste, et les formes attestées d'escrime au bâton étaient multiples en Europe. Reportons-nous à la Renaissance, période où la documentation conservée est suffisante pour disposer d'un aperçu suffisamment précis des techniques utilisées ainsi que des contextes d'utilisation.

Contextes historiques du combat au bâton

Le bâton, arme de défense ou arme d'escrime ?

Posons-nous au XVe siècle, à la fin du Moyen Age, pour apporter deux exemples d'usage avéré de bâtons, au sens de l'arme moderne dans des contextes de combat.

Olivier de la Marche mentionne dans ses mémoires que dans un gage de bataille qui s'est déroulé à Valenciennes en 1455, une personne munie d'un grand bâton surveillait le public et frappait de son arme quiconque s'approchait de trop près du champ où se déroulaient les combats.

En 1479, un laboureur est examiné et fait maître dans la science de l'escrime au bâton à deux bouts près de Carpentras. Dix ans après, en 1489, un prévôt d'armes de Rocles, petit village d'Ardèche, est chargé d'instruire la jeunesse dans le maniement de la grande épée à deux mains, de la petite épée avec l'écu, et du bâton. À l'issue d'un examen, il est « déclaré apte, idoine et propre à enseigner le noble jeu de l'épée et du bâton ». Trente ans après, c'est à Perpignan, alors dans le royaume de Catalogne, que l'on retrouve alors un autre maître d'armes expert dans l'art de l'escrime au bâton.

Non seulement le bâton était utilisé comme arme de défense, de maintien de l'ordre chez Olivier de la Marche, mais les techniques de combat qui

l'utilisaient étaient suffisamment élaborées pour qu'il vaille la peine que certains maîtres d'armes l'enseigne, et par-dessus tout, doivent passer un examen pour s'en montrer digne. Le hasard de la conservation des documents fait que le plus ancien règlement connu de salle d'arme rédigé en français date de 1501 et porte exclusivement sur l'enseignement du bâton à deux bouts. Ce terme apparaît dès la fin du XVe siècle pour désigner une arme faite d'une hampe de bois munie de deux extrémités ferrées et fut en usage jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Au XVIe siècle, il s'agissait d'une arme de défense personnelle, ainsi que de l'une des disciplines populaires des jeux d'armes en vigueur à cette période, aux côtés de l'épée à deux mains et de l'épée et bouclier, et se retrouve cité parmi les armes dites chevaleresques ! Le bâton dispose aussi de la caractéristique notable de ne pas être une arme de guerre à cette époque, bien qu'il soit possible qu'il puisse servir comme arme d'entraînement à la lance du piéton voire même à d'autres armes d'hast.

Le bâton dans les sources techniques

Au Moyen Âge, il n'est possible de recenser qu'un seul petit texte anglais, probablement lacunaire et très difficile à appréhender comme unique témoin du début de formalisation écrite de l'art du combat au bâton. Ce n'est réellement qu'au cours du XVIe siècle que le bâton





© HAB <http://diglib.hab.de/mss/93-4aug8f/>

apparaît de manière notable dans les sources techniques, sources essentiellement allemandes pour cette arme et cette période. En effet, les sources techniques françaises et espagnoles ignorent cette arme, et les sources italiennes s'intéressent uniquement aux autres armes d'hast. C'est donc dans une source anonyme allemande conservée à Cologne au début du siècle qu'apparaît un timide registre technique consacré au bâton. Mais c'est surtout dans un imprimé allemand de 1516 que le bâton est présenté avec une matière dense. Cette source n'expose pas réellement de principes propres à cette arme, mais l'ensemble est de bonne tenue et fait apparaître deux styles de combat différents, l'un à distance, les mains à l'extrémité du bâton, l'autre à distance proche, avec une autre tenue, les deux mains en pronation à équidistance des extrémités du bâton. Au milieu du XVIe siècle, les manuscrits commandés par Paul Hector Mair ne révolutionnent en rien le contenu technique, mais les illustrations montrent une grande

variété dans la taille des bâtons, allant d'une taille nettement inférieure à la hauteur d'un homme à presque deux fois sa taille. En 1570, Joachim Meyer produit à Strasbourg un somptueux traité incluant une section notable sur trois armes d'hast, le bâton, la hallebarde et la grande pique. L'ensemble est très cohérent, structuré et en partie en lien avec le reste du traité, en particulier la rapière. Cette source technique est la première dans ce siècle à pouvoir attester l'existence d'un registre technique d'une richesse suffisante pour pouvoir considérer le combat au bâton comme un art martial autonome, et être enseigné seul. D'une certaine manière, la source technique est ici en retard de presque un siècle sur les archives notariales de la fin du XVe siècle.

À ce stade, il paraît opportun de présenter les manières d'utiliser le bâton tel qu'on peut le retrouver dans ces différentes sources allemandes.



En 1570, Joachim Meyer produit à Strasbourg un somptueux traité incluant une section notable sur trois armes d'hast, le bâton, la hallebarde et la grande pique.

Le maniement du bâton

Tenue du bâton

Comme évoqué précédemment, le bâton peut se tenir de deux manières.

La tenue habituelle est de prendre le bâton avec les deux mains écartées d'environ la largeur des épaules, toutes deux proches d'une extrémité, le pouce de la main arrière est dirigé vers l'extrémité la plus longue, le pouce de la main avancé peut être soit vers l'autre main, soit, lui aussi, dirigé vers la pointe. Les pieds se placent alors en conformité anatomique avec le haut du corps, c'est-à-dire que le pied avancé est du même côté que la main la plus

avancée sur le bâton. L'avantage de cette tenue est de garantir la meilleure allonge, ainsi qu'un bon bras de levier pour compenser la relative faiblesse du matériau.

Il y a une autre posture classique au bâton permettant de travailler habilement à courte distance. Depuis la posture précédemment décrite, il faut lâcher la main arrière et la faire saisir le milieu de la partie avancée du bâton. Cette saisie se fait habituellement avec les deux mains en pronation. De cette manière, on dispose grosso modo de deux extrémités d'égale longueur. Il y a





Mais le bâton est suffisamment léger pour être tenu d'une seule main et le coup de pointe peut être poussé encore plus loin en lâchant la main avant et pivotant l'épaule...

une autre posture classique au bâton permettant de travailler habilement à courte distance. Depuis la posture précédemment décrite, il faut lâcher la main arrière et la faire saisir le milieu de la partie avancée du bâton. Cette saisie se fait habituellement avec les deux mains en pronation. De cette manière, on dispose grosso modo de deux extrémités d'égale longueur. Il y a évidemment moins d'allonge mais cette tenue symétrique offre davantage de mobilité à courte distance.

À partir de la première posture décrite, il est possible définir quatre zones sur le bâton :

- la partie distale de la pointe du bâton
- la partie proximale, devant la main avancée
- la partie située entre les deux mains
- la partie derrière la main, aussi appelée le talon

Avec la partie distale, il est possible de réaliser frappes et estocs à longue distance. La partie proximale sert à agir sur le bâton de l'adversaire. Les deux dernières parties servent à entrer au corps à corps ou permettent d'agir à courte distance. Dans la seconde tenue, la partie médiane sert à se défendre ou pousser l'adversaire et les deux extrémités à frapper et estoquer à courte distance.

Frappes et actions offensives

À partir de la première, celle privilégiée dans les sources, l'attaque de la pointe est très naturelle. En faisant coulisser la main avant, il est possible d'augmenter l'allonge et d'atteindre ainsi un adversaire pensant s'être éloigné

suffisamment. Même si le bâton peut être ferré à son extrémité, il n'est pas question de traverser la cible ainsi. Ce qui implique qu'il n'est pas nécessaire d'engager le poids du corps ni de se fendre en avant. De cette manière, le retour dans la position initiale peut se faire très aisément en tirant la main en arrière et laissant le bâton coulisser dans la main avancée. Il est ainsi très facile de répéter les coups d'estocs. Mais le bâton est suffisamment léger pour être tenu d'une seule main et le coup de pointe peut être poussé encore plus loin en lâchant la main avant et pivotant l'épaule, dans une action que les italiens appellent « pointe lancée ». Il suffit alors de tirer vivement le bâton en arrière pour pouvoir le reprendre en main.

Les frappes s'effectuent principalement de pied ferme par un déplacement semi-circulaire des deux bras, partant du côté de sa main avant. Par exemple, si on tient le bâton avec la main gauche en avant, la frappe se donne ainsi depuis notre gauche vers la droite de l'adversaire. Dans cette posture, l'écartement des deux mains rend le coup de revers délicat à réaliser. Seule une source anonyme allemande de la toute fin du XVI^e siècle mentionne ces coups de revers sans en décrire précisément l'exécution. Il semble plutôt que la solution retenue soit de s'en priver et de réaliser de ce côté des frappes d'une seule main. En effet, en ramenant le bâton à soi avec les bras fléchis, il est possible de lancer de coup droit ou de revers une large frappe de la seule main arrière. Exécuté avec à-propos, cette ample frappe circulaire





permet de donner une plus grande vitesse à la pointe et d'atteindre ainsi un adversaire s'étant reculé par prudence. La force étant apportée par la vitesse de la pointe seule, sans accompagnement nécessaire du corps, il peut être très utile de donner cette frappe à une main en reculant et se mettant ainsi à l'abri de toute riposte immédiate. Le bâton ainsi lancé, il peut être récupéré de deux manières selon que sa trajectoire ait été arrêtée ou non par l'adversaire. Dans cette éventualité, on se retrouve dans la même situation que lors d'un estoc lancé d'une main et il suffit de tirer le bâton directement à soi. Si au contraire rien n'a arrêté la course du bâton, il est préférable de le laisser continuer en raccourcissant sa course circulaire et le reprendre à deux mains. Je ne connais pas d'exemple pour cette période d'un enchaînement de deux coups circulaires portés d'une seule main.

Si on récapitule, il est ainsi possible avec la partie avant du bâton d'estoquer à une ou à deux mains, de frapper de coup droit à deux mains, et de frapper de coup droit et de revers à une main.

La pointe arrière n'est utilisée pour frapper que lorsque l'adversaire est proche, et dans ce cas, il est plutôt d'usage de l'utiliser d'estoc en faisant coulisser la main arrière pour obtenir l'allonge souhaitée.

Comme dit plus haut, si l'adversaire est proche, il est préférable de basculer dans la deuxième posture. Ainsi il est possible de distribuer avec une très grande vitesse alternativement de droite et de gauche, en haut et en bas, des frappes et des estocs voire pousser l'adversaire avec la partie médiane.

Cibles

Le bâton est moins réputé pour sa létalité que l'épée ou toute autre arme tranchante en acier. De fait, la cible visée en priorité est la tête de

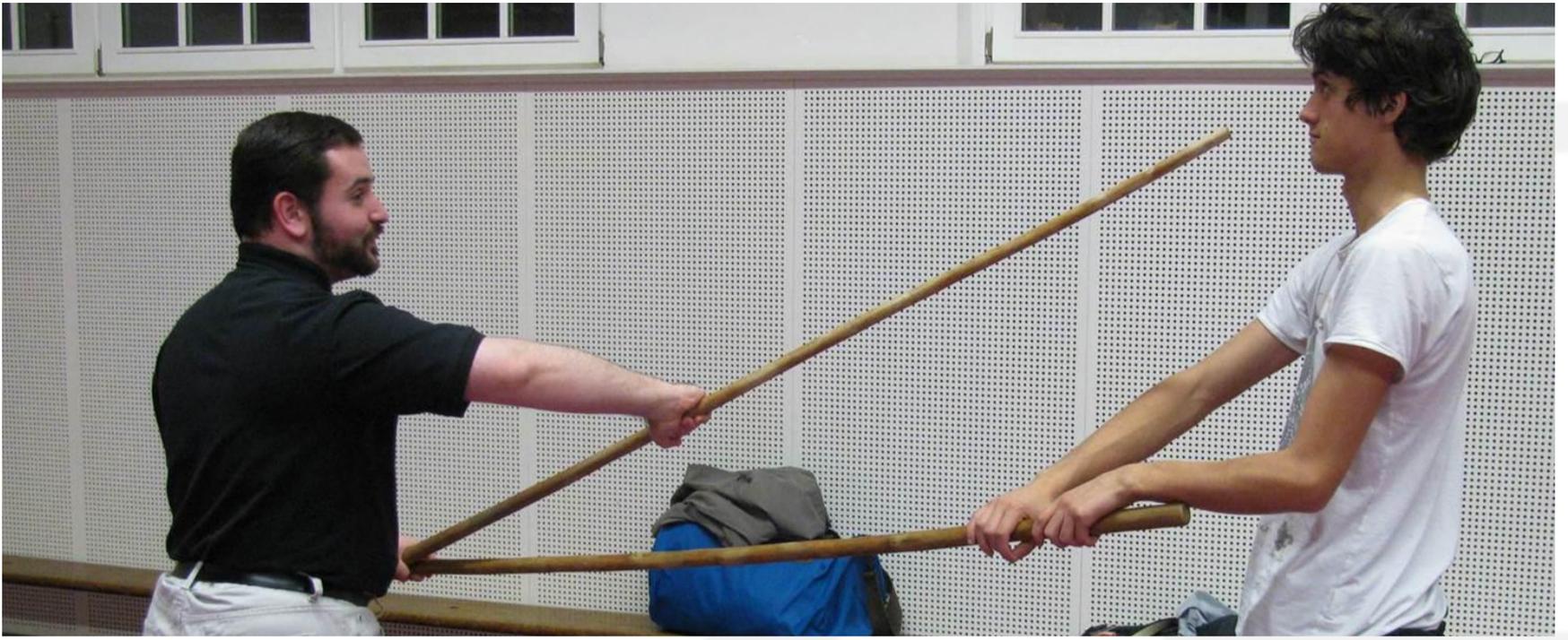
l'adversaire. Les frappes peuvent aussi viser les genoux ou les avant-bras. Avec les coups d'estocs, il est aussi possible de viser le torse pour heurter ou repousser l'adversaire, ainsi que les cuisses pour l'affaiblir, ou le feinter : certaines sources conseillent de ne pas de défendre d'un estoc donné dans les jambes et d'en profiter pour contre-estocker immédiatement au visage. Cet usage devait être suffisamment ancré pour que Joachim Meyer propose d'estoquer de la jambe pour provoquer cette attaque au visage.

Discussion sur la taille du bâton

Les sources techniques allemandes laissent de nombreuses questions en suspens, et en particulier, ne discutent pas réellement des relations entre les armes et elles sont complètement muettes sur la description de la taille de l'arme. Il est tentant d'extrapoler à partir des illustrations, mais cet exercice est délicat à réaliser et suppose que les illustreurs aient parfaitement respecté les proportions.

C'est un anglais, George Silver, qui, à la toute fin du XVII^e siècle, donne des indications sur la taille du bâton. Il en distingue deux types, les courts et les longs et promeut largement l'usage des courts. Pour lui, un bâton long est d'au moins trois mètres de long et la taille adéquate pour un bâton court est celle allant du sol, à la hauteur de la main lorsque le bras est levé. Avec une telle taille, Silver conseille de réserver d'emblée un espace d'un pied derrière la main arrière, cette réserve permet de gagner facilement une allonge supplémentaire si nécessaire, sans nuire à la mobilité de la partie avant. C'est à priori une taille plus longue que les bâtons illustrés dans les sources allemandes.





Contre deux adversaires munis d'armes courtes comme des épées seules ou des rapières, le bâtonniste seul est encore sensé dominer grâce à la distance...

Avantages du bâton dans les combats

Georges Silver apporte enfin un éclairage très intéressant sur l'intérêt du bâton dans des duels inégaux, voire même dans le combat contre plusieurs adversaires. Ce qui renvoie clairement ici à son usage comme arme de défense personnelle, et non plus comme arme de jeu.

D'après lui, l'avantage du bâton dans un combat contre un adversaire portant des armes ou combinaison d'armes plus courtes comme une épée et un petit bouclier, une épée à deux mains, une épée seule, ou rapière, et poignard vient de ce que la force des frappes à la tête est telle qu'il impose de se tenir avec une garde haute pour s'en défendre correctement. Or, cette position offre trop d'ouverture aux estocs que l'on peut donner avec rapidité et de très loin. La stratégie du bâtonniste étant alors, d'après Silver toujours, de faire succéder alternativement coups d'estocs et frappes latérales. Son savoir-faire devant permettre que chaque attaque puisse se «nourrir l'une de l'autre». Contre des armes longues mais disposant de parties ferrées plus imposantes, comme la hache de bataille, l'hallebarde ou la pertuisane, Silver estime encore que le bâton est à son avantage, grâce à la grande agilité de sa pointe et son absence de déséquilibre.

sensé dominer grâce à la distance qu'il peut maintenir tout en menaçant perpétuellement ses deux adversaires sous réserve de ne pas laisser un adversaire passer derrière lui.

S'il est sans doute possible de contester le jugement de Silver, il n'empêche que ces propos résumant assez bien l'intérêt martial de cette arme : la rapidité, l'allonge et mobilité contrebalancent le désavantage d'une moindre létalité.

Dans les deux siècles suivants, l'escrime au bâton semble perdre du terrain et disparaît progressivement des archives et des traités techniques. En parallèle, elle s'intègre comme arme traditionnelle dans les armées du royaume de France durant tout le XVIIe siècle, ce qui semble être une spécialité non-partagée ailleurs en Europe. Peut-être est-ce dû à la grande popularité de cette arme auprès de la population française pour assurer sa défense ? En tout cas, cette popularité ne cessa guère jusqu'au XIXe siècle où les techniques de défense au bâton s'adaptèrent à la canne de marche pour dériver enfin sur le sport moderne qu'est la canne de combat.

Olivier Dupuis

Contre deux adversaires munis d'armes courtes comme des épées seules ou des rapières, le bâtonniste seul est encore



Wen!
Schnell
Schnell
Schnell
Schnell

Pogadi swetschku
padi spat

(Licht und Luft sind
die besten Freunde.)

Der immer Fortan - wir immer Fortan
Licht und Luft sind die besten Freunde!
Licht und Luft sind immer alle Dinge
im Augenblick sind für den Fortan Fortan.

Good to begin well
but better to end well
Lose all, lose all
He that lives a God
goes to the Devil a



Les AMHE du XIXe siècle

Le résumé des AMHE de cette période historique ne saurait être complet sans l'évocation des proto-sports de combat apparus alors : nous avons vu plus haut comment l'épée perdit peu à peu son statut d'arme de guerre pour celui d'arme de sport, et nous n'insisteront pas plus avant, mais à la même période, et bien que gardant toujours à l'esprit le côté de utile « en cas de bagarre », la boxe française et anglaise, et la lutte, ou plutôt les luttes eurent aussi droit à une multitude de publications. Chacune des grandes ères historiques des AMHE peut se targuer de posséder ces propres luttes, répondant à leurs besoins, suivant leurs logiques, et le XIXème et le XXème siècle n'échappe pas à la règle.

Les AMHE du XIXe siècle

A propos de l'auteur



Par Julien Garry, de l'Association Bourguignonne de Recherche et de développement des Arts Martiaux Historiques Européens : De Taille et d'Estoc, Membre du conseil

d'administration de la Fédération Française des Arts Martiaux Historiques Européens.

Membre de l'Historical European Martial Arts Coalition.

Pratiquant d'AMHE depuis 2010, instructeur d'AMHE du XIX siècle depuis 2012.

Au sein de la grande et large famille des Arts Martiaux historiques Européens coexistent de nombreuses pratiques. Nous l'avons vu, les AMHE sont aussi variés que le laisse présager la longue ère de leur existence. Avec ou sans arme, à pied ou à cheval, dans un but guerrier ou courtois, toutes les époques ont eu leurs arts martiaux spécifiques. C'est là que se trouve la joie du reconstituteur du geste, de l'archéologue du mouvement : chacun, jeune ou vieux, amateur ou professionnel, peut étudier, pratiquer et partager les arts martiaux de sa période historique fétiche ! Ainsi, si les médiévistes trouvent leur bonheur dans les manuscrits des maîtres d'arme du XIVème, si les amateurs de mousquetaires et de chapeaux à plumes dévorent les traités de rapière du XVIème, il est un groupe qui s'épanouit dans les manuels de combats du XIXème siècle et du début du XXème.

Petite Histoire des AMHE du XIXème siècle

AMHE Militaires, l'escrime comme arme dans les batailles

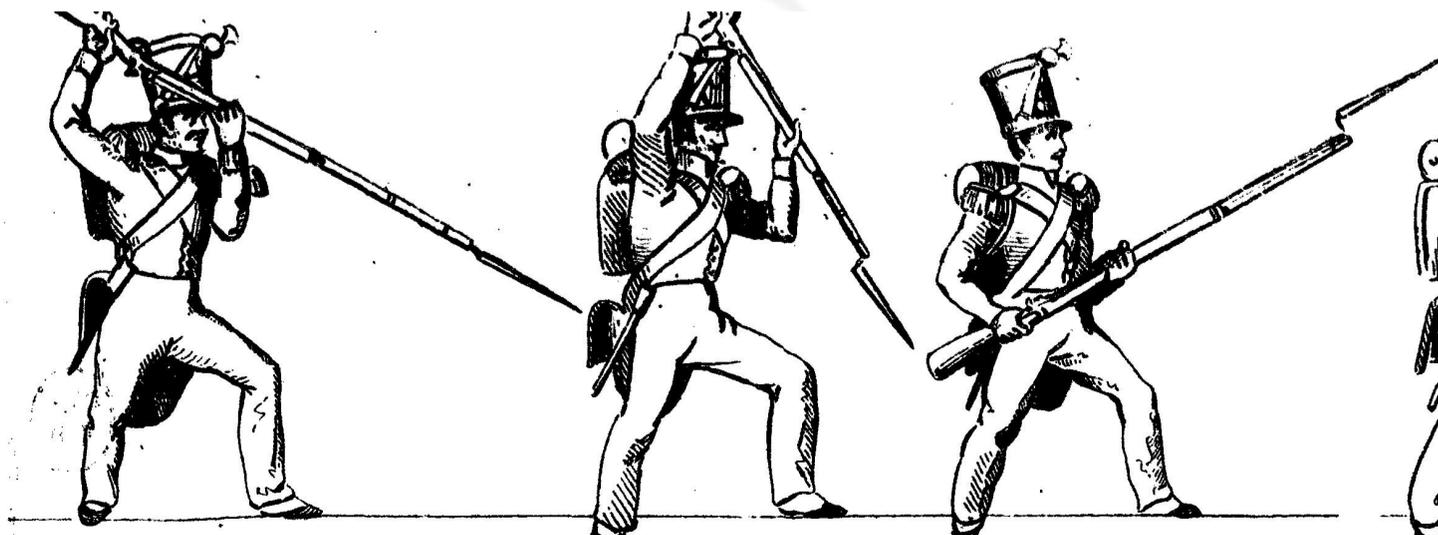
Nous considérons généralement que les AMHE du XIXème naissent avec l'épopée Napoléonienne, et disparaissent à la veille de la Deuxième Guerre mondiale (Les anglophones simplifie souvent cette période en la rapportant à l'ère Victorienne, qui en fait commence légèrement plus tard et s'achève avant la Première Guerre Mondiale), et avec leurs chute s'achève la longue liste des AMHE dans leur ensemble, puisque nous admettons, accord avec la définition des AMHE présente dans la Charte de la FFAMHE, que les Arts Martiaux pratiqués en Europe à partir de cette époque existent et sont encore pratiqués de nos jours, et ne sont donc plus réellement « historiques ».

Mais développons un peu : Après la Révolution française puis surtout après l'avènement du Premier Empire, vint tout une foule de bouleversement en Europe, des changement qui n'épargnent pas les Arts Martiaux, et principalement l'escrime. Ainsi, la noblesse française déchue, autrefois gardienne d'une part conséquente du savoir escrimal, perd son influence

notamment sur l'armée, et l'épée arme plus que tout autre symboliquement noble, est descendue de force de son piédestal.

Les campagnes Napoléoniennes célèbrent ainsi l'avènement du sabre, qui prend la place « d'arme des héros » qui fut celle de l'épée dans l'esprit des français, mais aussi des Européens qui poussés par les guerres ou leurs propres contextes géopolitiques ont évolués à leur tour... Cette époque est aussi celle de la gloire du fantassin et de son fusil, et, a fortiori, de la baïonnette qui lui est inévitablement associé. Les cavaliers ne sont pourtant pas en reste, et toujours sous l'impulsion du Corse, l'Europe de l'ouest redécouvre depuis la Pologne la lance de cavalerie qu'ils avaient autrefois laissée de côté... A la fin de ces terribles campagnes, l'épée, en France, mais aussi en Angleterre et en Allemagne, fut reléguée à un simple exercice gymnique, un vrai « sport de combat », bon pour le corps, mais une fausse « escrime de guerre » inapte à répondre aux exigences martiale du champs de bataille.

Ainsi, après Napoléon et tout du long du XIXème siècle jusqu'au début du



A pied comme à cheval il devint pour les militaires et les maîtres d'armes l'objet de nombreuses publications....

long du XIX^{ème} siècle jusqu'au début du XX^{ème}, alors que tel le phénix renaissant, l'escrime de salle à l'épée ou au fleuret surgissait des cendres de l'art du duel à « l'épée de cour » des nobles et des officiers du XVIII^{ème} siècle, le sabre prenait son essor. A pied comme à cheval il devint pour les militaires et les maîtres d'armes l'objet de nombreuses publications, partout en Europe, et apparurent ainsi les manuels de sabre pour cavaliers ou pour officiers (mais aussi parfois de lance !). Le français Alexandre Müller, le franco-autrichien J. De St Martin, Richard Francis Burton en Angleterre, le suisse Joseph Tinguely et tant d'autres, tous participèrent au développement de cet art nouveau de l'escrime au sabre, et contribuèrent même à l'apparition de « traditions nationales » c'est à dire de spécificités au sabre en lien avec un pays. On note alors la « contrepointe » en France, la « mensur » en Allemagne (Une pratiques de sabre spécifique et très violente qui perdura longtemps dans les académies allemandes), la « deztreza del Sable » en Espagne, etc.

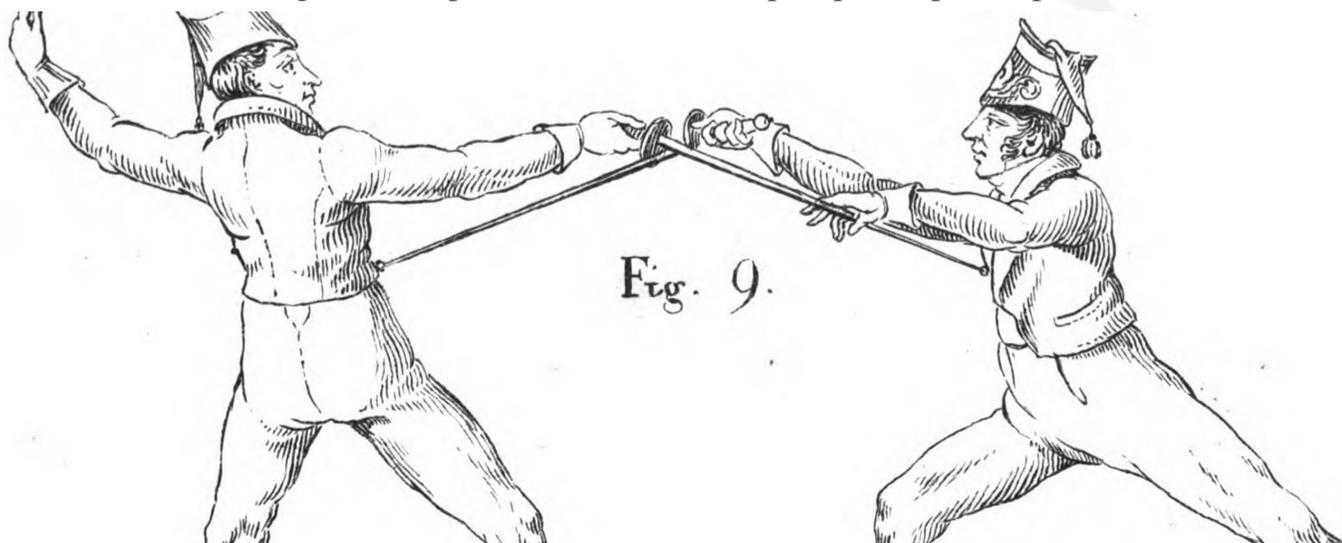
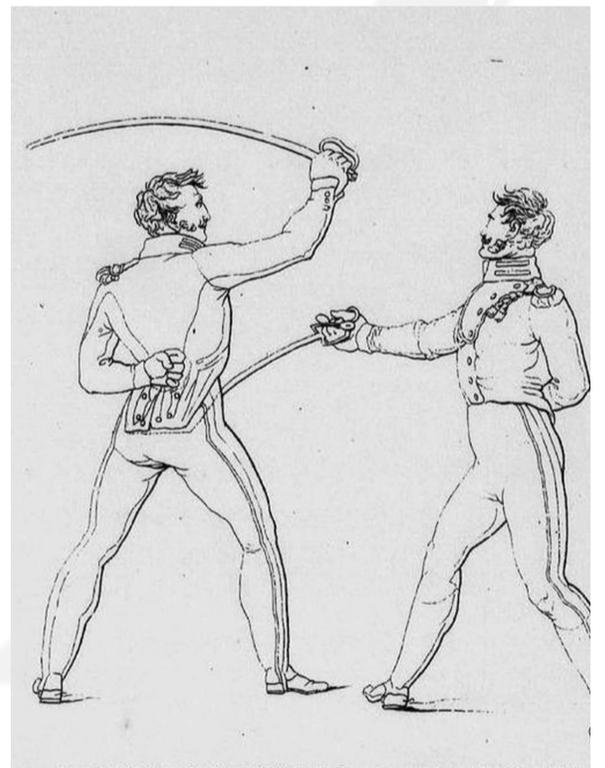
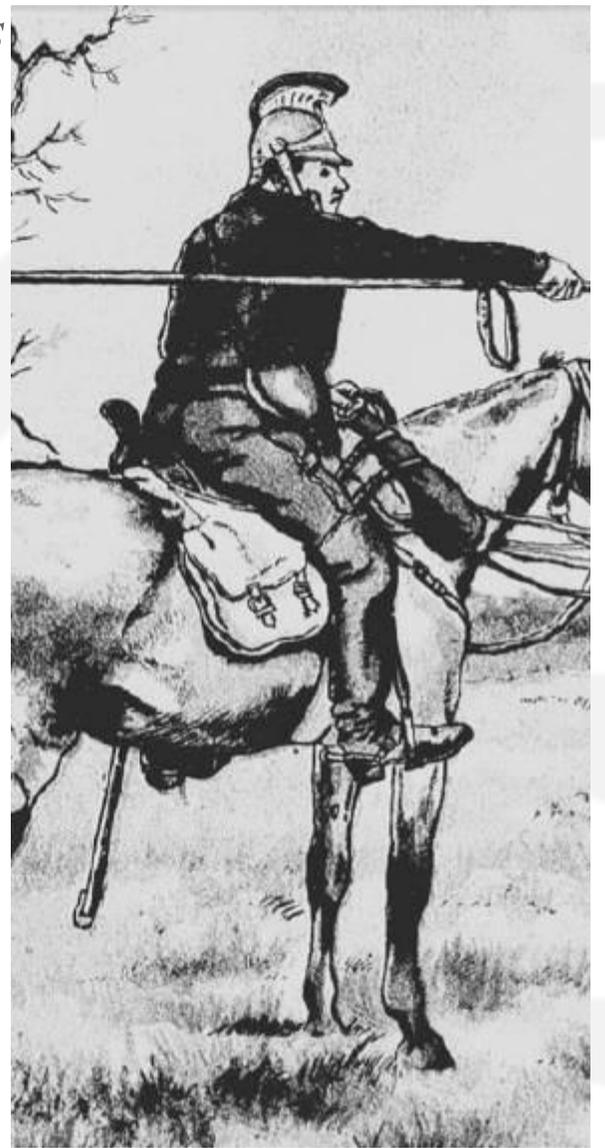
Si le sabre est l'arme de l'officier, l'escrime à la baïonnette à pied est celle des soldats. Là encore, on ne manque pas de publications ! Officiers Instructeurs, soldats expérimentés, maître d'arme, chacun y va de sa petite méthode, et les publications, les traités, les essais, les manuels en tout genre ne manque nul part en Europe. Joseph Pinette ou Antoine Posselier en France, F. Chapitre en Belgique, le saxon Von Selmnitz, l'Anglais Alfred Hutton, Don Francisco Calvez de Zea en Espagne, et beaucoup d'autre, firent la glorieuse diversité de cette arme. Ils laissèrent aux instructeurs militaires des bibliographies parfois impressionnantes pour établir leurs instructions aux soldats, ainsi, en France en 1914, à la veille de l'entrée en guerre on pouvait

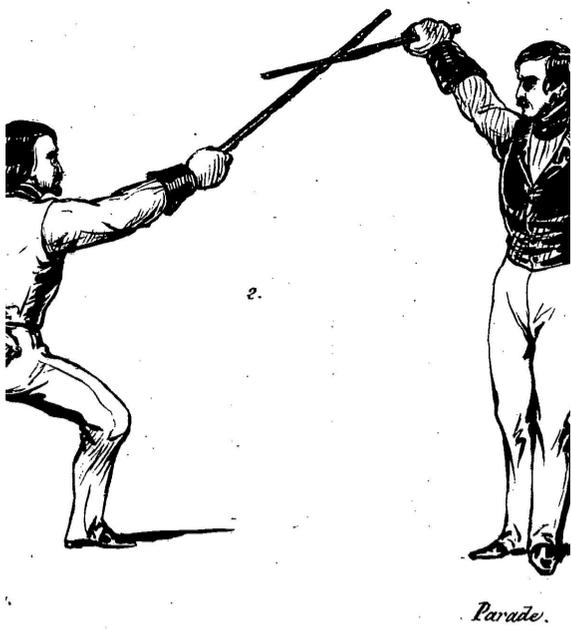
choisir parmi près de quarante méthodes francophones différentes publiées entre 1827 et 1914 ! Puis, la guerre vint accélérer ce rythme de publication avant que les explosifs, les gaz et l'artillerie ne viennent mettre un point final à l'utilisation de l'escrime à la baïonnette sur le champs de bataille...

AMHE Civils, les arts martiaux pour la défense ou l'amusement

A voir cette masse conséquente de « sources » de cette époque, on peut aisément constater qu'il y a déjà là de quoi bien occuper l'amateur d'AMHE du XIX et XX^{ème} siècle, pourtant ce n'est pas tout ! Car si le sabre, la lance et la baïonnette sont des AMHE essentiellement militaires, il y avait également à cette période de quoi satisfaire le civil ! Ainsi cette époque est celle du développement de nombreuses nouvelles méthodes de défenses personnelles, liées à la mode, au contexte urbain, ainsi, et de manière plus surprenante, qu'à l'ouverture à la culture asiatique, et notamment japonaise. Ainsi si l'on voit apparaître à la fin du XIX^{ème} des Arts Martiaux asiatiques, dont notamment le Ju-jitsu, propagé par les lutteurs et amateurs de boxe de cette époque, on note également l'apparition de méthode de défense personnelle plus originales, comme le très britannique « bartistu », mélange aujourd'hui disparu de jujitsu et de traditions plus anglaises. C'est aussi l'apogée de l'art de la canne de combat, répondant alors à un réel besoin d'autodéfense, elle fut même parfois déclinée à l'utilisation du parapluie comme arme de défense pour dame !

Le résumé des AMHE de cette période historique ne saurait être complet sans l'évocation des proto-sports de combat apparus alors : nous avons vu plus haut comment l'épée perdit peu à peu son





statut d'arme de guerre pour celui d'arme de sport, et nous n'insisteront pas plus avant, mais à la même période, et bien que gardant toujours à l'esprit le côté de utile « en cas de bagarre », la boxe française et anglaise, et la lutte, ou plutôt les luttes eurent aussi droit à une multitude de publications.

Chacune des grandes ères historiques des AMHE peut se targuer de posséder ces propres luttes, répondant à leurs besoins, suivant leurs logiques, et le XIXème et le XXème siècle n'échappe pas à la règle. Le suisse Birman, le français Léon Ville et d'autres encore se positionnèrent consciemment ou non en

héritiers de la millénaire pratique de la lutte en Europe. Les boxes anglaises et françaises naquirent quand à elles au cours de ce siècle, héritières des traditions de pugilat, de chausson marseillais, et de diverses pratiques alliant sport de combat et défenses personnelles, ainsi la « savate » présentée à cette époque fut avant tout enseignée comme un jeu de combat, mais présentait de nombreuses spécificités liées à la défense personnelle aujourd'hui bel et bien disparues...

Chacune des grandes ères historiques des AMHE peut se targuer de posséder ces propres luttes, répondant à leurs besoins....



Escrimes de Guerre

Les plus emblématiques et les plus indissociables des AMHE du XIX restent bien sûr les escrimes de Guerre, les arts martiaux de champs de bataille. Même si, et nous l'avons vu plus haut, il existait également de nombreux arts martiaux de défense, de lutte, de pugilat, au XIXème siècle, ceux furent également pratiqués durant diverses périodes historiques. Or, l'escrime de guerre, elle, naquit et mourut lors de cette ère historique...

La place de l'escrime sur un champs de bataille

On se demande comment ses escrime se développent, se pratiquent, dans un cadre aussi chaotique que celui d'une bataille. De nombreux auteurs se sont posés la question, et parmi eux, c'est l'instructeur de baïonnette André Gaucher qui y répond le mieux :

« -Au duel à la baïonnette ?
-Oui, le mot vous étonne ? Pourtant il n'est que juste. Essayez de vous figurer une charge. Deux masses humaines ont été lancée l'une contre l'autre. Elles se sont heurtée. Au même instant elles se fractionnent en une multitude de combats singuliers. Sur tous les points du front, deux hommes sont en présence. Maintenant, suivant l'étendue de ce front, la victoire va dépendre de dizaine, de centaine, de milliers de duels... »

Gaucher André, Les principes du combat à la baïonnette à l'usage du combattant, Paris, chez Berger-Levrault, 1916

Cela est valable également pour les combattants à cheval, qui se retrouve dans le même contexte.

Ces escrimes se présentent souvent sur un modèle similaire : on apprend au soldat des gardes, comme ici, la garde contre l'infanterie décrite par Joseph Pinette en 1837, ou encore la garde de « première main » de l'escrime à la lance du manuel ministériel de 1873. Pinette décrit ici une position très sûr pour attendre un adversaire qui avance sur nous : « Porter le pied droit en arrière, en exécutants ce qui a été prescrit au deuxième mouvement de la garde pour l'escrime n°15. En même temps abattre l'arme avec la main droite dans la main gauche, qui viendra la saisir à la capucine, la main droite appuyée contre l'aine droite, la main gauche sur la cuisse gauche »

Une position dans laquelle on peut, par exemple, relever rapidement son arme afin de chasser celle de l'adversaire, avant de l'attaquer, ou au moins de l'engager au fer, baïonnette contre baïonnette.

Puis sont souvent définies des attaques, des parades, des « techniques fétiches » et enfin, on apprend à mélanger ses coups...

Combattre seul contre tous, une spécificité de bataille

Souvent, les manuels se terminent par des techniques destinées à être utilisées contre d'autres armes, baïonnette contre





l'escrime de l'estoc ou sabre ou contrairement aux cultures nordiques et slaves, couper en moulinant au sabre n'est pas la seule façon d'attaquer, et les coups de pointe sont ainsi privilégiés !

sabre, lance contre fusil, et parfois également contre plusieurs adversaires ! Ainsi St Martin, en 1804 décrit dans son traité sur le sabre une manière de combattre plusieurs cavaliers en même temps, grâce à un moulinet spécifique nommé « moulinet à quatre face ». Une épuisante gymnastique du poignet transformant le bras du cavalier en véritable hélice pour parer toutes attaques !

Parmi les spécificités française on retrouve ainsi le fameux « coup lancé », qui fit couler beaucoup d'encre au XIXème siècle, un technique qui consiste à projeter son fusil loin en avant, d'une seule main, pour toucher un adversaire éloigné et le surprendre dans son avancée.

Ou encore, au sabre, la très française « contrepointe », l'escrime de l'estoc ou sabre ou contrairement aux cultures nordiques et slaves, couper en moulinant au sabre n'est pas la seule façon d'attaquer, et les coups de pointe sont ainsi privilégiés !

Ici la description du coup de pointe de Muller :

« Retirer la main à soi, la lame à plat, le tranchant en dehors, le poignet à la hauteur de l'oreille, pour préparer le coup de pointe ci-apres.

3. Plonger le coup en avant, la pointe dirigée sur la poitrine de son adversaire.

4. Revenir a la parade. »

Permettant ainsi de tuer rapidement un adversaire tout en étant près à recevoir le suivant...

Ce n'est bien sûr qu'un petit aperçus, et il faudrait bien plus que quelques pages

pour faire ne serait ce qu'un petit tour de l'immense diversité technique des AMHE du XIXème, en France, mais aussi ailleurs en Europe.

Une diversité formidablement conservée

Voilà en quelques mots ce que l'on peut trouver parmi ces AMHE à la diversité impressionnante, et surtout excellentement bien conservés ! Car ce serait commettre un raccourci facile de croire que cette époque permis le développement de plus d'AMHE que d'autres. Certes l'édition et l'imprimerie accessibles à tous facilite grandement la diffusion de textes, mais c'est surtout leur conservation qui en bénéficia ! Il est tout à fait raisonnable d'envisager une diversité aussi large des arts martiaux européens des siècles précédents, mais par le manque de conservation, de sauvegarde et de tout autres vecteurs de mémoire, aucune des ces époques ne parvint jusqu'à nous avec autant de justesse.

Malgré cette exceptionnelle conservation, il reste de nombreux blancs, des vides ainsi que des pistes sur des sources de cette époque que nous n'avons pu encore retrouver ! Civiles ou militaires, pour combattre à cheval, dans la rue ou dans un gymnase, il existe encore de nombreuses sources qui viendront, si l'avenir sourit aux AMHEurs-chercheurs infatigables, augmenter encore la diversité des arts Martiaux Historiques Européens du XIXème et XXème siècle !

Julien Garry



Nous soutenir sur Tipeee

Bonjour à tous,

Pour ceux d'entre vous qui ne l'aurez pas vu il vous est maintenant possible de nous soutenir sur Tipeee. Alors qu'est-ce que tipeee et pourquoi ce soutien ?

Tipeee est un site destiné à soutenir la création sur internet. Ceux qui souhaitent soutenir un créateur de contenu via tipeee peuvent décider de donner de manière mensuelle ou occasionnelle une petite somme d'argent (à partir de 1 €). En contrepartie le créateur de contenu peut décider d'accorder des compensations en fonction de la somme fournie.

Pourquoi demander une telle aide pour "l'art de la voie" ? Comme vous devez vous en douter "l'art de la voie" est un travail qui demande du temps et génère des frais. Que ce soit l'hébergement du site, l'acquisition de nouvelles sources, l'acquisition de matériel ou encore les frais de déplacements... La production d'un tel magazine commence à coûter cher d'autant plus qu'il est gratuit et le restera. Mais en plus de cet argent la gestion d'un tel magazine (pour le rédacteur en chef) prend du temps, comptez en moyenne entre 6 et 8 heures par jour en fonction de la charge de travail. Les aides serviront en priorité à payer l'hébergement du site, ensuite à l'acquisition de ressources et seulement s'il y a des restes, ces dernières seront réparties entre les différents membres de l'équipe.

Pour ce qui est des contreparties, la philosophie de "l'art de la voie" reste de donner avant tout une information gratuite et accessible à tous sur l'histoire et la culture des arts martiaux aussi il n'y aura pas de contreparties vraiment conséquentes. Toutes les personnes ayant choisi de nous soutenir verront leur nom/pseudo tipeee cité dans le magazine suivant. Pour tout tip supérieur à 5 €, le tipeur se verra envoyer dans les deux semaines précédant la sortie d'un magazine un article (mis en page) en avant-première.

Si vous souhaitez en savoir plus je vous invite à aller voir la section « Nous soutenir » dans la rubrique à propos du site.

Je tiens à remercier les 3 tipeurs ayant choisi de soutenir "l'art de la voie" ces deux derniers mois:

Lucie Poudoulec, Luna et Yvan.

Merci de votre soutien et de votre confiance.